

SEP
TOP
ventes
GEO
N° 505, Mars 2021

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



ROUTE 66
UNE SAGA
MADE IN USA

N° 505, MARS 2021

www.geo.fr

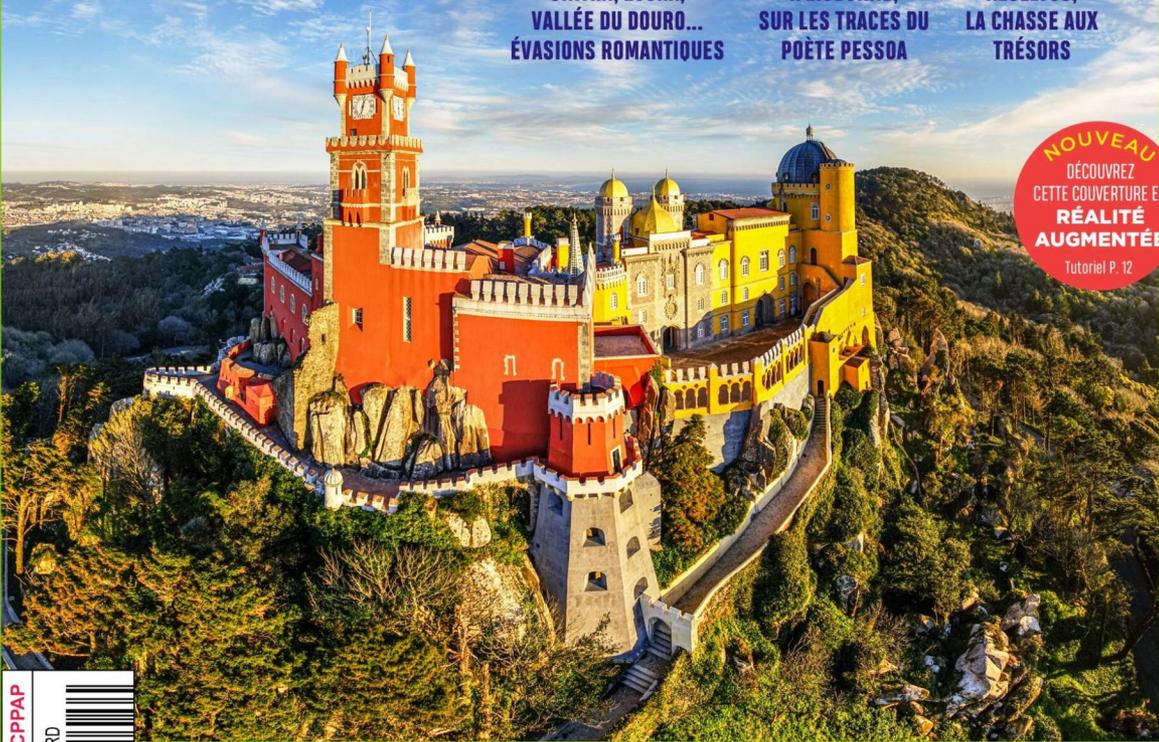
PORTUGAL • Route 66 • Macédoine du Nord • Kinshasa • Indus

L'ÂGE D'OR DU PORTUGAL

**SINTRA, ÉVORA,
VALLÉE DU DOURO...
ÉVASIONS ROMANTIQUES**

**À LISBONNE,
SUR LES TRACES DU
POÈTE PESSOA**

**AZULEJOS,
LA CHASSE AUX
TRÉSORS**



NOUVEAU
DÉCOUVREZ
CETTE COUVERTURE EN
**RÉALITÉ
AUGMENTÉE**
Tutoriel P. 12

BEL: 6,90 € - CH: 11 CHF - CAN: 11,50 CAD - D: 8 € - ESP: 6,90 € - GR: 6,90 € - ITA: 6,90 € - LUX: 6,90 € - NL: 7,20 € - PORT: 6,90 € - DOM: 6,90 € - AVION: 6,90 € - S; Surface: 6,90 € - Maroc: 75 MAD - Tunisie: 14 TND Zone CFA Avion: 7 800 XAF - Bateau: 5 500 XAF - Zone CFP Avion: 2 000 XPF - Bateau: 1 000 XPF

PRIMA MEDIA CPPAP
L 16987 - 505 - F. 6,50 € - RD



Macédoine du Nord
**L'INCONNUE
DES BALKANS**



**LES
CHEVALIERS
MASQUÉS
DE
KINSHASA**



Pakistan
**L'INDUS, FLEUVE SACRÉ
ET VÉNÉNEUX**

DÉPASSEZ VOS HORIZONS

NOUVEAU 5008

7 PLACES

Automobiles PEUGEOT 552 144 500 RCS Versailles.



PEUGEOT i-Cockpit® AVEC SYSTÈME DE VISION DE NUIT*
CONDUITE SEMI-AUTONOME*
3^e RANG MODULABLE*



Achetez sur store.peugeot.fr

MOTION & e-MOTION

*De série, en option ou indisponible selon les versions.

PEUGEOT RECOMMANDE TOTAL Consommation mixte WLTP⁽¹⁾ (l/100 km): de 5 à 7,2. Émissions de CO₂ WLTP⁽¹⁾ (g/km): de 132 à 163.

(1) Les valeurs de consommation de carburant, d'émissions de CO₂ et d'autonomie indiquées sont conformes à la procédure d'essai WLTP sur la base de laquelle sont réceptionnés les véhicules neufs depuis le 01/09/2018. Cette procédure WLTP remplace le cycle européen de conduite (NEDC) qui était la procédure d'essai utilisée précédemment. Les conditions



PEUGEOT

d'essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO₂ mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC. Les valeurs de consommation de carburant, d'émissions de CO₂ et d'autonomie peuvent varier en fonction des conditions réelles d'utilisation et de différents facteurs, tels que : la fréquence de recharge, le style de conduite, la vitesse, les équipements spécifiques, les options, les types de pneumatiques, la température extérieure et le confort thermique à bord du véhicule. Veuillez à vous rapprocher de votre point de vente pour plus de renseignements. Plus d'informations sur peugeot.fr

GAMME RENAULT E-TECH HYBRIDE & ÉLECTRIQUE

LA NOUVELLE GÉNÉRATION
DE VOITURES À VIVRE

DÉCOUVREZ **RENAULT CLIO
E-TECH HYBRIDE**
AVEC LA TECHNOLOGIE
E-TECH HYBRIDE ISSUE DE LA F1®





RENAULT
La vie, avec passion

gamme Renault Clio : consommations mixtes min/max (l/100 km) (procédure WLTP) : 4,2/5,9.
émissions CO₂ min/max (g/km) (procédure WLTP) : 98/134.

Renault recommande 

“When one dream
is realized, other
dreams will follow.”

Keep Going Forward

 **PROSPEX**

Naomi Uemura

Premier aventurier solitaire au monde
à rejoindre le Pôle Nord.

«Quand un rêve s'est réalisé, vous en faites d'autres.» Continue à aller de l'avant.

© Bungei Shunju



SEIKO

DEPUIS 1881

Hymne à la neige



Patrick Chapuis

J'y pense à chaque fois que les soleils timides du printemps l'effacent de nos paysages. La neige... Nombreux sont ceux qui ne voient en elle qu'un drap blanc, aplatisant les reliefs, effaçant les couleurs, enveloppant les décors dans une estampe glacée, lorsque les nuits d'hiver mangent les jours. Tous les arbres prennent la teinte des bouleaux, noir et blanc, rien d'autre. Même la lune, pleine ou maigre, attrape froid, et chacun se dépêche de rentrer chez soi. La neige est un écho du néant. Parfaite compagne du confinement.

Erreur... Une amie finlandaise m'a dit un jour que la neige était pour elle le miroir des étoiles. Une manière de m'inviter à poser mon regard sur le rien. Elle avait raison. Claude Monet a peint plus d'une centaine de tableaux enneigés, d'où s'échappent autant de nuances de couleurs. Sur certains, comme *la Pie*, l'ombre du blanc est bleue. Katsushika Hokusai aussi a peint un *Mont Fuji* enneigé de bleu. Vassily Kandinsky, lui, est allé jusqu'à représenter un *Paysage d'hiver* dans un arlequin de jaune, rouge, vert, de noir même. Celui qui a la sagesse de

regarder la neige comme ces artistes pourra y voir, derrière l'apparente monotonie du blanc, l'enchantement de l'inédit. Chaque flocon, à nul autre pareil. La veine brillante d'une trace gelée. Les voiles roses et frères dans les matins avides de soleil. La révérence des pins ploquant sous la poudreuse parfois trop pesante. Les forêts qui dansent dans des théâtres d'ombres et de brume. La plaine ouverte vers des songes glaçants. L'appel scintillant de la liberté. Le reflet d'un monde doux et pacifique comme dans les œuvres des anciens maîtres japonais, les meilleurs pour dessiner les flocons qui volent, tombent, absorbent, endorment. Avec la neige, l'humeur du ciel devient le reflet de l'âme.

Observer l'au-delà du décor, ou l'en dedans. Regarder différemment l'habituel. Voilà qui, après tout, peut aussi se pratiquer au grand large, au bord d'une plage ou dans une ville. Voire lors d'un simple trajet en tramway, comme nous en fait prendre conscience l'écrivain Fernando Pessoa [lire notre article sur Lisbonne] qui, derrière «la beauté sinieuse d'un fil de soie verte» ourlant la robe d'une passagère, voit se déployer «les amours, les petits secrets, l'âme de tous ceux qui ont travaillé à sa confection». Voilà révélée, sous l'apparente insignifiance des choses, l'infinie richesse de la contemplation. Celle-ci nous dit que l'étonnement, voire l'éblouissement, ne surgit pas forcément de la recherche effrénée de la nouveauté ou du jamais-vu, mais du regard approfondi et insistant porté sur le banal.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

CALME, DIPLOMATE... ET OPINIÂTRE

Le photographe **Patrick Chapuis** nous a quittés le mois dernier. Je voudrais ici partager un souvenir. Patrick, sur le terrain, au Niger, en compagnie de la journaliste Alissa Descotes-Toyosaki. C'était le 18 septembre 2014. Ils enquêtaient sur l'extraction de l'uranium. Un reportage sous haute tension avec, entre autres, cet appel du porte-parole du Quai-d'Orsay m'enjoignant de «faire rentrer» immédiatement nos deux journalistes. Zone rouge. Patrick, avec son calme et son sens de la diplomatie, a poursuivi son travail, est rentré sain et sauf et, avec Alissa, nous a permis de publier un sujet couronné «meilleur reportage de l'année» en 2015, une distinction décernée par le syndicat des Editeurs de la presse magazine. Je t'adresse à toi Patrick, un immense merci pour tout ce que tu as fait pour GEO, et à ta famille, au nom de la rédaction, mes sincères condoléances. (Lire aussi sur bit.ly/3sHY81v)



Alissa Descotes-Toyosaki

**QUAND VOUS
LE GOÛTEREZ
ATTENTION À NE
PAS CROQUER
LA CUILLÈRE.**

Tribalat Noyal - RCS Rennes B 705000307 - CONCEPTION : dffineo.com



**Depuis plus de 30 ans,
Sojasun imagine une alimentation
végétale gourmande pour toute la famille.**

Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière. www.mangerbouger.fr

SOMMAIRE



Sur une falaise à 30 km de Lisbonne, Azenhas do Mar défie l'Océan.

GRAND DOSSIER LE PORTUGAL

52

Les faïences polychromes qui enchantent les façades, les fabuleux paysages le long du Douro, mais aussi Lisbonne, capitale belle et inspirée... Plongée dans l'immense héritage d'une nation qui a fait l'histoire.

DÉCOUVERTE

26



Luke Sharrett

Route 66, le plein de nostalgie Suivre cet axe mythique à travers les Etats-Unis, c'est se plonger dans un monde révolu.

GRAND REPORTAGE

38



Guillaume Herbaut

Macédoine du Nord, l'inconnu des Balkans Le pays mise sur un patrimoine enchanteur pour gagner le cœur de l'Europe.

REGARD

92



Stéphane Gladiou

Les chevaliers masqués de Kinshasa Plus que des costumes, les «masques» de ces artistes congolais sont des manifestes.

GRAND REPORTAGE

106



Oriane Zerah

La beauté vénéneuse du fleuve Indus Ligne de vie du Pakistan, le cours d'eau sacré est menacé par la pollution.

7 ÉDITORIAL

12 GEO SUR LE WEB

14 PHOTOREPORTER

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

20 LE MONDE QUI CHANGE

Le Smartphone, sentinelle de l'Amazonie.

22 LE GOÛT DE GEO

Le zaatar.

24 L'ŒIL DE GEO

Les deux Corées.

124 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

130 LE MONDE DE...

Serge Joncour

Couverture : Air Pano / Onlyworld.net. En haut : Luke Sharrett. En bas et de g. à d. : Guillaume Herbaut ; Stéphane Gladiou ; Oriane Zerah. Encarts marketing : Cfmj jeté sur sélection d'abonnés ; Post-it reab 2021 collé sur sélection d'abonnés ; Welcome adl parcours client 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; Lettre extension hs parcours client 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; Abo-lettre hausse tarifs adl 2021 jeté sur sélection d'abonnés.

Labonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur geomag.club

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En mars, comme tous les mois, retrouvez *GEO Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 124.

SUR INTERNET

GEO Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30000 membres.

SECOURONS
le
MONDE



© 2014 ORANGINA SODASTIC FRANCE SAS - RCS Nanterre B 439 071 411 - CAPITAL SOCIAL 448 000 000 €

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ – WWW.MANGERBOUGER.FR

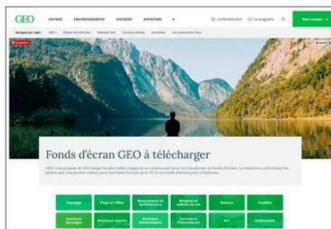
GEO continue sur le Web

Alors que le printemps pointe le bout de son nez, il est temps de se tourner vers de nouveaux horizons. Voilà qui tombe bien : en mars encore, le site Internet de GEO prend plaisir à se jouer des frontières et vous offre de quoi vous évader, vous informer et vous distraire autrement.

Téléchargez les fonds GEO pour égayer vos visio

➔ La plupart de vos réunions de travail se passent encore en visio ? Vous échangez régulièrement à distance avec votre famille et vos amis ? GEO vous propose une sélection de belles images pour changer votre arrière-plan sur la plupart des logiciels de vidéoconférence (GMeet, Zoom, etc.). Grâce à la richesse de la communauté photo GEO, vous pouvez télécharger des clichés pris aux quatre coins du monde par des passionnés et les transformer en fond d'écran. Vous avez à disposition une vaste bibliothèque d'images à télécharger : paysages, villes, animaux, monuments, photos insolites... Et si, vous aussi, vous avez stock quelques jolies photos que vous souhaitez partager, vous pouvez les ajouter à la communauté pour en faire profiter l'ensemble des internautes de geo.fr

Retrouvez la bibliothèque de fonds d'écrans sur geo.fr/fonds-d-ecran



L'actu de l'environnement décryptée par GEO sur Snapchat

➔ Chaque semaine, retrouvez l'émission Green Story dans la section Discover du réseau social Snapchat. Dans chaque épisode, notre journaliste Sébastien Rouet décrypte une actualité liée à l'environnement ou à la protection animale. Les prises de position en matière d'écologie du président américain Joe Biden, les coulisses des ménageries de fauves aux Etats-Unis, les causes des incendies qui ravagent la Californie depuis plusieurs années... Autant de sujets d'actualité traités ici avec l'éclairage d'experts. Un programme enrichissant et innovant sur un réseau social qui compte vingt-deux millions d'utilisateurs chaque mois en France.

NOUVEAU GEO EN RÉALITÉ AUGMENTÉE

- 1 Téléchargez l'application ArgoPlay disponible gratuitement sur App Store & Google Play.
- 2 Scannez les pages contenant le logo ArgoPlay en positionnant votre téléphone au-dessus de la page puis appuyez sur le bouton rouge.
- 3 Découvrez du contenu exclusif pour prolonger votre lecture.



Ce mois-ci : la couverture, la Macédoine du Nord (p. 51), le dossier Portugal (p. 53), les chevaliers masqués de Kinshasa (p. 92), le fleuve Indus (p. 107)

Courrier des lecteurs : 13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. E-mail : redaction@geo.fr

VITARA

HYBRID



Way of Life!

*Un style de vie !

LIBÉREZ VOTRE ÂME D'ENFANT



199€
/MOIS⁽¹⁾

ENTRETIEN INCLUS⁽²⁾

LLD 37 mois - 1^{er} loyer 2 400 €
PRIME À LA CONVERSION 1500 € DÉDUITE
SOUS CONDITION DE REPRISE

Votre réunion téléphonique est terminée ? Il est temps de libérer l'enfant qui est en vous.
Faites-vous plaisir aux commandes du Suzuki Vitara Hybrid avec son système exclusif 4 roues motrices ALLGRIP.
Profitez du dynamisme du moteur BOOSTERJET HYBRID et des dernières technologies Suzuki Safety System.
Maintenant, c'est l'heure de la récréation !

Consommations mixtes gamme Suzuki Vitara(WLTP) : 5,4 à 6,5 l/100 km. Émissions CO2 cycle mixte (WLTP) : 121 à 146 g/km.

(1) Exemple en Location Longue Durée pour 37 mois et 30000km pour un Suzuki Vitara 1.4 Boosterjet Hybrid Advantage neuf, 1^{er} loyer de 3900 € couvert à hauteur de 1500 € si éligible à la prime à la conversion*, puis 36 loyers de 199 €. Offre réservée aux particuliers, valable jusqu'au 31/03/2021 inclus, dans le réseau participant. Sous réserve d'acceptation par Arval Service Lease - SA au capital de 66 412 800 € - n°352 256 424 RCS Paris. 1, bd Haussmann - 75009 Paris ORIAS n° 07 022 411 (orias.fr). Modèle présenté : Suzuki Vitara 1.4 Boosterjet Hybrid Style option peinture métallisée So'Color, en LLD pour 37 mois et 30000 km avec un 1^{er} loyer de 3900 € couvert à hauteur de 1500 € si éligible à la prime à la conversion*, puis 36 loyers de 249 €. (2) Les loyers comprennent les services associés suivants (en option et dans les limites et conditions prévues aux contrats de LLD et d'Assurance) : Entretien inclus - Assistance+ : 24h/24 7j/7 au véhicule et aux passagers - Assurance Perte Financière, souscrite auprès de Greenval Insurance DAC, compagnie d'assurance de droit irlandais, enregistrée sur le numéro 432783, siège social : Trinity Point, 10-11 Leinster Street South, Dublin 2, Irlande (info@greenval-insurance.ie) ; supervisée par la Banque Centrale en Irlande. Le détail du contenu des services associés est disponible auprès de Arval Service Lease. (*) Voir Conditions sur www.primealaconversion.gouv.fr.

Garantie constructeur 3 ans ou 100 000 km au 1^{er} terme échu.

100^e ANNIVERSAIRE

PHOTOREPORTER





NOUVELLE-GALLES DU SUD,
AUSTRALIE

LE REQUIN AU GRAND CŒUR

Contrairement aux apparences, ceci est une scène de violence. Un jour de fin août, en plein hiver austral, le photographe Jim Picot, installé sur un rocher en bord de mer à Avoca Beach, en Nouvelle-Galles du Sud, faisait voler son drone quand l'appareil a surpris ce requin-taureau au milieu d'un banc de saumons. Le prédateur nageait lentement parmi ses futures proies. Lesquelles, bousculées, ont formé momentanément un cœur, flottant dans les eaux vertes. «J'ai souvent photographié des scènes de chasse, mais c'était la première fois que les poissons dessinaient un tel motif !» raconte Jim. Il y a vu une allégorie de l'année 2020, ébranlée par la pandémie : «Il y avait le monde, l'amour et, soudain, un danger venu de nulle part a tout chamboulé...»



Jim PICÔT

Agé de 62 ans et basé à Blue Bay, sur la Côte centrale de Nouvelle-Galles du Sud, ce photographe professionnel a la passion des paysages... une quête sans fin.





MASAI MARA, KENYA

SA MAJESTÉ APRÈS LA SIESTE

Une après-midi de janvier, le photographe amateur Amish Chhagan se trouvait dans la réserve kenyane du Masai Mara, à quelques pas de la rivière Sand et de la frontière tanzanienne, près d'un chaos rocheux investi par une famille de lions et leurs petits. Soudain il aperçut ce jeune mâle majestueux se relever brièvement entre deux rochers où il était sans doute assoupi, puis retourner s'affaler. «Il a contemplé l'horizon au loin, alors j'ai veillé, dans mon cadrage, à laisser un peu d'espace devant lui pour bien rendre cette idée, explique Amish. Les muscles de ses épaules saillaient sous sa fourrure comme ceux d'un sportif sous son tee-shirt !» De ces fauves classés «vulnérables» par l'UICN, il reste environ 900 individus au Masai Mara, 2 500 au Kenya et environ 20 000 sur tout le continent africain.



Amish CHHAGAN

Agé de 37 ans, entrepreneur originaire de Zambie, basé à Barcelone, il dit utiliser la photographie au service d'un idéal : la protection de la nature.



ALPE DE SIUSI, ITALIE

UN LUMINEUX PETIT MATIN ALPIN

La lumière rasante du lever du soleil qui réchauffe l'aube, un alpage velouté et, au fond, les crocs acérés du massif des Dolomites. En vacances dans la somptueuse région du Sud-Tyrol, en Italie, le photographe slovène Aleš Krivec a fait voler son drone au-dessus de l'Alpe de Siusi, le plus grand pâturage d'altitude d'Europe – l'équivalent de 8 000 terrains de football déployés à 1 700 mètres. «J'aime ce plateau hors du temps, comme inchangé depuis un siècle», explique Aleš. Les chalets en bois semblent minuscules sous la silhouette des monts Sassolungo (à gauche), Cinque Dita, Dente di Mezzi et Sassopiatto (à droite), dont certains culminent à plus de 3 000 mètres. L'hiver, c'est ici le paradis des skieurs. L'été, celui des randonneurs... et des vaches, qui ne regagnent la vallée qu'au début de l'automne.



Aleš KRIVEC

Ce photographe basé à Jesenice, en Slovénie, a une prédilection pour les coins sauvages, montagnes et châteaux de son pays, et aussi, depuis peu, du nord de l'Italie.



Avec ForestLink sur leur tablette ou leur Smartphone, les habitants témoins d'une exaction dans la forêt (ici une coupe illégale dans la région de Madre de Dios, au Pérou) peuvent désormais transmettre les coordonnées GPS du lieu aux autorités.

Le Smartphone, sentinelle de l'Amazonie

Forages pétroliers, déforestation, extraction de l'or... Au cœur des forêts tropicales, comme en Amazonie, les atteintes à l'environnement sont nombreuses. Pour les populations locales, il a longtemps été difficile, compte tenu de la superficie de la forêt et de l'isolement, de témoigner et de réunir des preuves. La technologie vient les aider. Depuis plus de dix ans, diverses communautés indigènes de la région de Loreto, dans le nord du Pérou, ont déjà eu recours aux drones pour témoigner de la déforestation. Mais une application, ForestLink, développée en 2015 par la Rainforest Foundation au Royaume-Uni, retient particulièrement l'attention. Utilisée sur tablette ou Smartphone, elle permet de transmettre des informations essentielles – le type de crime commis, les coordonnées GPS – à une base de données accessible ensuite aux autorités et ONG environnementales. Et ce à très faible coût,

y compris dans les zones sans accès téléphonique ni Internet, en utilisant le réseau satellitaire Iridium. Pour Aldo Soto, coordinateur de la Rainforest Foundation pour la région amazonienne, s'appuyer sur les populations locales afin de lutter contre les atteintes à l'environnement est une évidence : «Des études ont montré que les meilleures sentinelles de la forêt sont les populations qui y vivent.» Au Pérou, l'application est utilisée dans dix-huit communautés, où quarante-huit membres ont été spécialement formés. Reconnus par le gouvernement comme des «gardiens de la forêt», ils protègent 300 000 hectares.

Les observations sur le terrain peinent toutefois à être prises en compte par les autorités de Lima. «Depuis la mise en place du projet, nous avons réalisé que le véritable enjeu est de pousser les gouvernants à réagir, commente Aldo Soto. Les résultats sont malgré tout encourageants : depuis 2015, dans la région de Madre de Dios, il y a eu vingt-six signalements et huit grandes missions d'enquête ont été ordonnées. Elles ont permis la destruction de vingt-trois camps et de 195 équipements illégaux liés à l'extraction d'or.» L'application ForestLink est aussi désormais utilisée en Afrique, au Ghana, au Liberia, au Cameroun et en République démocratique du Congo. De quoi aider un peu les poumons verts de la planète à respirer. ■

PAULINE FRICOT



ENCORE PLUS **VRAI** DEMAIN.

Nicolas,
producteur de lait de brebis bio en Bretagne

A vos questions, VRAI répond par ses engagements.

Cet été, VRAI a lancé une grande consultation auprès des Français. Tant de questions, de réflexions et d'attentes ! Voilà qui nous a encore plus stimulés. Très vite, nous avons mis en place des ateliers où collaborateurs, producteurs et consommateurs ont échangé, discuté et créé durant des mois. Aujourd'hui, nous vous annonçons la naissance de notre Charte d'Engagements. Des actions concrètes améliorant nos produits, la santé de la planète et la vôtre.

ENGAGEMENT

#2

Collecter notre lait
de brebis bio
à moins de 50km
de nos ateliers.



DÉCOUVREZ TOUS NOS ENGAGEMENTS SUR VRAI.FR
#LESVRAIESREPNSES

Pour votre santé, évitez de grignoter entre les repas. www.mangerbouger.fr



Le zaatar



L'irrésistible condiment des Libanais

Son seul parfum évoque le mystérieux Orient. Pourtant, rien n'est plus simple à préparer que le *zaatar*, mélange d'origan, de baies de sumac, de sésame torréfié et de sel. Il va avec à peu près tout, de la salade à la marinade pour une viande grillée. Agrémenté d'huile d'olive, il peut même enchanter un bout de pain. Pierre angulaire de la gastronomie levantine, il est utilisé au Liban, en Syrie, en Jordanie, en Israël, en Palestine ou dans la péninsule arabe. Chaque terroir a sa spécificité, donnant un condiment plus ou moins vert, plus ou moins pilé, plus ou moins âpre, voire piquant. Selon les régions, on lui ajoute des pignons de pin, des pistaches ou encore de la mûsse de grenade... La version libanaise est l'une des plus célèbres. Dans ce pays, il est souvent dégusté au petit déjeuner, versé sur du *labné*, un yaourt de brebis ou de chèvre épais. Et, à toute heure, les rues de Beyrouth embaument du parfum des *manakiche* (pluriel de *man'ouché*), galettes cuites sur un four bombé (le *saj*) et badigeonnées de *zaatar* à

l'huile. Cette épice est aussi partie prenante du meze, assortiment typiquement libanais de dix ou vingt – voire plus – plats présentés dans des ravers.

Ingrédient clé du *zaatar*, l'origan sauvage (*Origanum syriacum*, l'hysope biblique), lui-même appelé *zaatar* en arabe, se présente sous forme d'arbrisseau vivace doté de petites feuilles rondes et duveteuses. Ces dernières sont récoltées après la floraison, puis ciselées et séchées à l'air libre une semaine durant. Une fois tiges et impuretés retirées, elles sont pilées avec le sel, le sumac et le sésame, jusqu'à obtenir une poudre aux arômes puissants. Présente sur tout le pourtour méditerranéen, cette plante appartient à la famille des Lamiacées, qui compte aussi nos «herbes de Provence» : thym, serpolet, sarriette, marjolaine... Cet aromate était déjà réputé chez les Egyptiens pour ses qualités antiseptiques et purifiantes – les archéologues en ont même retrouvé dans le tombeau de Toutankhamon – mais aussi chez les anciens Grecs et les Romains, qui l'utilisaient pour parfumer leurs bains ou assainir l'air. Aujourd'hui encore, les Libanais apprécient les vertus à la fois apaisantes et stimulantes du *zaatar* : il est prisé aussi bien pour soulager la toux que pour stimuler la mémoire. Au point que les étudiants en consomment des quantités folles... pendant les examens !

CAROLE SATURNO

L'AROMATE QUI INSPIRE

Les épicerie fines sont désormais bien pourvues en *zaatar* prêt à l'emploi. Mais on peut aussi composer son mélange si l'on a la chance de mettre la main sur une variété proche de l'origan sauvage du Moyen-Orient. **AUX FONDAMENTAUX**, sel, sésame torréfié, sumac et origan, on peut ajouter pignons, coriandre, graines de nigelle et de lin, pétales de rose... Après, les possibilités sont infinies. On peut plonger une cuillère de *zaatar* dans deux d'huile, pour obtenir une sauce qui accompagnera le moindre encas, morceau de baguette, fromage frais ou pita réchauffé. Cette marinade fait des merveilles frottée sur une épaule d'agneau ou un poulet. **A TESTER AUCI** sur des pâtes (au pecorino, en remplaçant le poivre par du *zaatar*), des torsades de pâte feuilletée pour l'apéritif et même sur du chocolat !

ENCORE
PLUS **VRAI**
DEMAIN.

Viviane,
collaboratrice Vrai en Bretagne

ENGAGEMENT

#3

100% de nos emballages
plastiques recyclables et réutilisables
d'ici 2025.



DÉCOUVREZ TOUS NOS ENGAGEMENTS SUR VRAI.FR

#LESVRAIESREPNSES

Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière. www.mangerbouger.fr

LES DEUX CORÉES

Melissa Lufembaugh, Courtesy of A24



En Arkansas, la chronique d'une famille d'immigrés coréens face au rêve américain et parfois à ses déconvenues.

CINÉMA

UN CHOC DE CULTURES

Années 1980. C'est ici l'Arkansas, l'Amérique profonde. Mais pour Jacob, immigré coréen, c'est la Terre promise, celle qui fera de lui un fermier. Il est employé dans un élevage de poulets en attendant de vivre de ses propres champs. Sa femme, Monica, atterrée par la laideur de leur mobile home et submergée par le mal du pays, fait venir sa mère de Corée pour l'aider à s'occuper des deux enfants, dont l'un, David, souffre d'un souffle au cœur. Mais la nouvelle arrivante n'a rien d'une mamie gâteau : elle ne sait ni lire des histoires ni cuisiner, et passe

son temps à regarder la télé ou à jouer aux cartes en jurant. Elle va pourtant apprendre au petit David à grandir sans avoir peur de l'avenir. Le réalisateur, Lee Isaac Chung, s'est inspiré de son enfance pour signer *Minari*, une chronique familiale très fine du rêve américain : l'espoir de s'accomplir en tant qu'individu et d'être un modèle pour les siens, les déceptions, ainsi que la rupture culturelle entre la jeune génération et les anciens. ■

FAUSTINE PRÉVOT

Minari, de Lee Isaac Chung, sortie le 17 mars (sous réserve des contraintes sanitaires).

BEAU LIVRE

Portrait(s) d'une nation

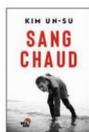
Le photographe français Stéphane Gladieu [voir aussi les pages «Regard» de ce numéro] se demandait à quoi ressemblait le peuple nord-coréen, qui a fait face à l'effondrement du bloc communiste, aux embargos internationaux et aux crises économiques. D'autant que l'Etat totalitaire ne laisse filtrer que des clichés de propagande. Au terme de patientes négociations pour décrocher les autorisations et sous escorte, il a réalisé des portraits de paysans, ouvriers, étudiants... Visage impassible et droits dans leur uniforme, ses modèles renvoient l'image d'une société qui a intériorisé la contrainte d'exemplarité jusqu'à l'effacement de toute personnalité. Pendant que les arrière-plans, intérieurs trop ordonnés ou places monumentales, évoquent une prison sans barreaux.



Corée du Nord, de Stéphane Gladieu, éd. Actes Sud, 35 €. ■

POLAR

Busan interlope



Dans un quartier de Busan, le plus gros port sud-coréen, un vieux caïd local ne vend ni drogues ni armes, mais du piment et des haricots chinois. Son bras droit va viser plus haut et déclencher une guerre sans retour. Une plongée captivante dans le monde des trafics asiatiques. *Sang chaud*, de Kim Un-su, éd. Matin Calme, 22 €. ■

RÉCIT

Naufrage d'état



Ce roman très documenté raconte l'histoire du Sewol, un ferry sud-coréen qui a coulé au large de l'île de Jindo, le 16 avril 2014. Les secours furent défailants et l'on déplora 304 morts, dont 250 lycéens. Kim Tak-hwan retrace ce fiasco d'Etat à travers le récit bouleversant à la première personne d'un plongeur professionnel ayant remonté les corps, héros inspiré d'un personnage réel. *Les Mensonges du «Sewol»*, de Kim Tak-hwan, éd. l'Asiatheque, 19,50 €. ■

ROMAN

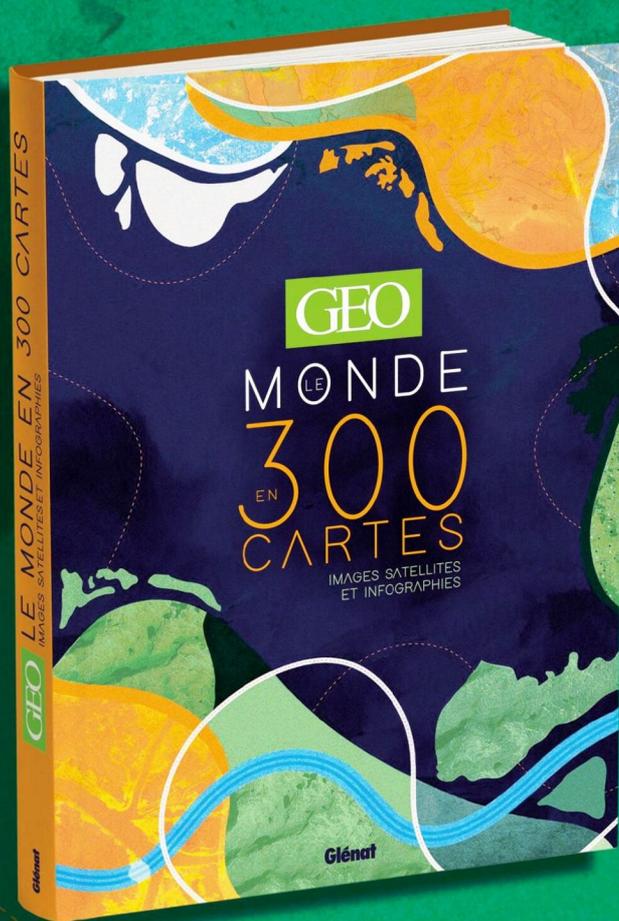
Identité trouble



A Séoul, Kim Jiyoung, une femme au foyer, commence à se prendre pour sa mère. Un psychiatre remonte aux origines de cette schizophrénie : sous la pression d'une société encore très patriarcale, Jiyoung a dû renoncer à ses rêves pour élever un enfant, comme les autres femmes de son entourage. Un best-seller en Corée du Sud. *Kim Jiyoung, née en 1982*, de Cho Nam-joon, éd. 10/18, 6,60 €. ■

GEO

OUVREZ LES YEUX EN
GRAND SUR LE MONDE !



Cartes
géopolitiques
et économiques

Images
satellites en
très haute
définition

Focus sur
la France

Infographies
thématiques

Plus de
120 000 noms
toponymiques

Un livre indispensable co-réalisé par **GEO** et **Glénat**

Disponible en librairie et sur prismashop.fr
en saisissant dans Clé Prismashop le code « ATLAS300 »

www.glenat.com



Photos : Luke Shamett / The New York Times-REDOUX-REA

Tipis en béton et grosses berlines trônant sur le parking : le Wigwam Motel de Holbrook (Arizona), inauguré en 1950, a conservé tout son cachet.



ROUTE 66

Le plein de nostalgie

CET AXE MYTHIQUE, INAUGURÉ EN 1926, QUI TRAVERSAIT LES ÉTATS-UNIS, N'A PLUS D'EXISTENCE OFFICIELLE. LE RUBAN DE BITUME EST BIEN LÀ POURTANT, ÉMAILLÉ DE VESTIGES D'UN ÂGE D'OR RÉVOLU, CELUI DES «BELLES AMÉRICAINES» ET DES MOTELS. RETOUR SUR LA «MOTHER ROAD», AU NOUVEAU-MEXIQUE ET EN ARIZONA.

PAR LUKE SHARRETT (TEXTE ET PHOTOS)





A Gallup (Nouveau-Mexique), un cow-boy géant veille sur la voie. Un héritage publicitaire des années 1960, lorsque les commerces qui bordaient la route rivalisaient de kitsch pour attirer la clientèle.

En traversant le Nouveau-Mexique, il n'est pas rare de rouler aux côtés d'imposants trains de marchandises qui empruntent toujours la Southern Transcon, voie ferrée reliant Chicago au sud de la Californie.









Attirés par le flux
d'automobilistes,
stations-service,
restaurants, cinémas
et motels, comme le
Globetrotter Lodge de
Holbrook, dans l'Arizona,
poussaient ici comme
des champignons.





A Winslow (Arizona), un totem haut de 9 m, sculpté dans le tronc d'un pin, rend hommage aux Amérindiens qui, avant l'arrivée du chemin de fer et de la Route 66, ouvrirent les sentiers de l'Ouest américain.

E

nfant, je vivais en Virginie [dans l'est des Etats-Unis], aussi mes incursions dans l'Ouest américain se résu- maient-elles à d'occasionnelles vacances en famille ou des séjours de camping avec les scouts. Mais ces voyages m'ont profondément marqué. Le vaste ciel au-dessus des prairies infinies me faisait sentir tout petit. Devant les féeriques formations rocheuses et les pompes à vent rouillées, j'avais l'impression de remonter le temps, jusqu'à cette époque où l'ouest des Etats-Unis était encore sauvage et indompté.

En avril 2020, voulant photographier ces passagers qui empruntaient le train pendant la pandémie, je me suis lancé dans une traversée ferroviaire du pays. Je me suis installé dans un wagon panoramique et, tandis que l'on filait à toute allure dans le nord du Nouveau-Mexique et en Arizona, j'ai eu envie d'une autre forme de transport : rouler en toute liberté, des jours durant, sur la Route 66. Quelques semaines plus tard, j'ai craqué. J'ai pris l'avion jusqu'à Albuquerque (Nouveau-Mexique), j'ai loué la voiture la moins chère que j'ai pu trouver, et je me suis mis en route, direction plein ouest, vers la *Mother Road* – comme l'appelait John Steinbeck. Ou du moins ce qu'il en reste.

Jadis, ce ruban de bitume s'étirait sur 3 940 kilomètres, de Chicago, dans le nord-est du pays, à Santa Monica, dans le sud de la Californie. La



Route 66 a longtemps symbolisé l'amour des Américains pour la voiture. Durant son âge d'or [après la Seconde Guerre mondiale], de nombreuses entreprises locales – stations-service, cafés, motels, restaurants, drive-in, cinémas... – con- nurent la prospérité grâce à un flux quasi incessant d'automobilistes. Puis l'autoroute est arrivée. Un axe moins haut en couleur mais bien plus rapide. Avec son tracé parallèle à une grande partie ouest de la Route 66 – et qui s'y superposait même par endroits –, la construction de l'Inter- state 40 (I-40) marqua le début de la fin. Au Nou- veau-Mexique et en Arizona, des dizaines de bourgs, jusque-là dynamiques, furent définitive- ment contournés par la longue ligne droite de l'I-40. Pourtant, le souvenir de la Route 66, déclas- sée par les autorités en 1985, perdure dans nombre de ces petits mondes oubliés.

A Gallup, au Nouveau-Mexique, subsiste un tron- çon de la route historique. Des panneaux d'époque signalent une série de concessionnaires automo- biles. Et une statue à l'effigie d'un *code talker* navajo se tient devant la gare. Quelque 400 de ces Amé- rindiens avaient été enrôlés pendant la Seconde Guerre mondiale dans le corps des Marines amé- ricains pour travailler comme opérateurs radio. Leur langue confondait en effet les soldats japo- nais qui avaient réussi, jusqu'alors, à décoder les communications des forces américaines. La statue, située à une dizaine de kilomètres au sud de

A l'origine du célèbre magasin Yellowhorse Trading Post, toujours en activité à Lupton, en Arizona, une famille navajo : les Yellowhorse qui, dans les années 1950, vendaient des tapis sur un stand en bord de route.



la nation navajo, marque le lieu où ils débarquèrent après la guerre. Près de la frontière de l'Arizona, des panneaux indiquent la présence de boutiques amérindiennes en bordure de route. Bijoux, tapis et viande de bison séchée... Autant de raisons de s'arrêter, près de la ligne invisible séparant les deux Etats, pour faire quelques achats au Yellowhorse Trading Post de Lupton, côté Arizona.

A cette époque, les gens imaginaient les merveilles que leur réservait l'avenir

Un peu plus à l'ouest se trouvent les vestiges de Fort Courage. Une aire de repos jadis impressionnante avec son architecture western, et qui n'abrite plus qu'un restaurant de *pancakes* abandonné et un Taco Bell [fast-food mexicain] fermé depuis des lustres. Après une heure de route, on arrive à Holbrook (Arizona). Les voyageurs intrépides seront peut-être intrigués par le Wigwam Motel et son enseigne au néon qui bourdonne. Quinze tipis en béton de 8,5 mètres de haut implantés en «U». Des voitures vintage – à divers stades de rouille et de délabrement – sont garées sur le gravier du parking. Leur présence immuable confère au motel quelque chose de majestueux. A une cinquantaine de kilomètres se trouve Winslow. Sur l'artère principale, des banderoles implorant les habitants de dépenser leur argent ici, pour soutenir les gens du coin. «S'il vous plaît, achetez local», peut-on lire en lettres capitales. Tout près sont exposées des

reliques de la Santa Fe [jadis une des plus grandes compagnies de chemin de fer des Etats-Unis, fondée au milieu du XIX^e siècle] : deux anciens fourgons-freins, très utilisés avant la généralisation du freinage continu. Derrière eux, des trains vont et viennent dans les effervescentes gare de triage et centre de relève des équipages de la Burlington Northern and Santa Fe Railway. Un peu plus loin, un impressionnant totem en bois, hommage aux Amérindiens de la région, domine l'immensité plate et sablonneuse. Entre Winslow et Flagstaff, il ne reste pas grand-chose de la Route 66. A sa place, les quatre voies de la I-40, où les voitures foncent à 120 kilomètres heure, labourent le désert avec une efficacité implacable. Des casinos et des boutiques de souvenirs ponctuent les étendues alentour. De temps en temps, on devine au loin la carcasse d'une station-service. A Twin Arrows («flèches jumelles»), les ruines d'une ancienne zone commerciale sont couvertes de graffitis. Plan-tées dans le sol, deux flèches bien plus grandes que nature accueillent les automobilistes qui s'arrêtent faire un *selfie* au milieu de pompes à essence en lambeaux et de *tumbleweeds*, ces buissons virevoltants qui roulent au sol, poussés par le vent. En parcourant ces coins fatigués, j'ai tenté d'imaginer à quoi ils ressemblaient à l'apogée de la Route 66, quand des panneaux en porcelaine étincelants guidaient les «belles américaines» vers des motels flambant neufs. L'ironie de la situation ne m'a pas échappé : j'étais là, obsédé par le passé, alors qu'à cette époque, les gens imaginaient les merveilles que réservait l'avenir ! Hormis de rares contacts – dans le respect des gestes barrières – avec un réceptionniste ou un caissier, ce voyage s'est révélé tout aussi solitaire que ma petite vie dans le Kentucky. Sinon plus. Au printemps dernier, confiné, j'avais pris l'habitude de lire devant ma maison, sous le porche, observant les voisins de sortie avec chien ou poussette. Dans le désert, la seule preuve de vie, ou presque, était le grondement lointain des semi-remorques sur la I-40. ■

LUKE SHARRETT

GRAND REPORTAGE



The image shows three young women in traditional Macedonian folk costumes. They are wearing dark, intricately embroidered vests over white shirts. Their headwear consists of colorful headscarves (one green, one red, one dark green) adorned with flowers. They are standing in a line, looking towards the right, with their hands clasped in front of them. The background shows a large, classical-style building with a flag flying, suggesting an urban setting like a festival square.

MACÉDOINE DU NORD

L'INCONNUE DES BALKANS

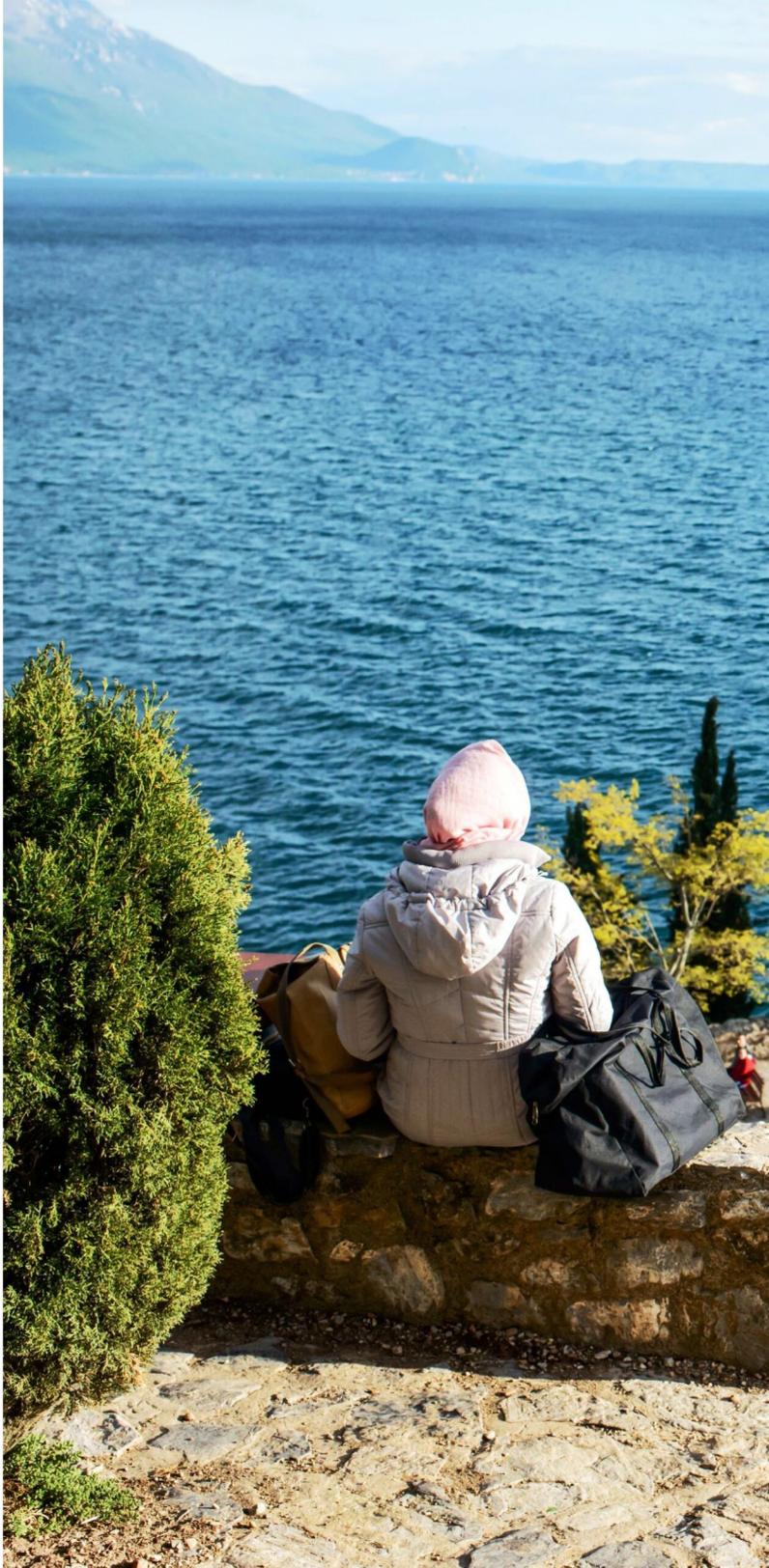
AVEC SA GÉOGRAPHIE
TOUT EN RELIEFS,
CETTE EX-RÉPUBLIQUE
YOUGOSLAVE,
INDÉPENDANTE DEPUIS
TRENTE ANS, A
DÛ BATAILLER AVANT
DE SE FAIRE UN NOM.
ELLE MISE DÉSORMAIS
SUR SON PATRIMOINE
ENCHANTEUR
POUR GAGNER SA PLACE
DANS L'EUROPE
D'AUJOURD'HUI.

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE)
ET GUILLAUME HERBAULT (PHOTOS)

A Skopje, la capitale, lors d'un festival de danses folkloriques, ces jeunes filles en costume défilent devant le musée archéologique de Macédoine, un des monuments érigés par les nationalistes au pouvoir dans les années 2010.

Sur les rives
du lac d'Ohrid,
constellées
d'églises et de
monastères, c'est
Byzance derrière
chaque porte

L'église orthodoxe Saint-Jean-de-Kaneo, fondée au XIII^e siècle, surplombe ce lac que la Macédoine du Nord partage avec l'Albanie. De l'Antiquité au Moyen Âge, la ville d'Ohrid fut un important foyer spirituel et artistique. Elle abrite de nombreux trésors de l'époque byzantine, dont de magnifiques fresques et quelque 800 précieuses icônes.









Ici, la montagne
n'est jamais loin.
Le pays affiche
l'une des altitudes
moyennes
les plus élevées
du continent

Séance photo en pleine nature pour ces jeunes mariés macédoniens qui ont choisi pour cadre le canyon de Matka, à trente minutes du centre de Skopje. Ce bijou de verdure très prisé des habitants de la capitale abrite une dizaine de cavités dont Vrelo, réputée être la grotte inondée la plus profonde du monde.



Le kitsch baroque des statues de la capitale contraste avec les paysages paisibles et beaux de ce petit Etat



C'est sur la place de Macédoine, à Skopje (à g.), que fut proclamée l'indépendance du pays en 1991. Tout autour se dressent des statues de héros macédoniens (ici Dame Gruev et Goce Delčev, des révolutionnaires du XIX^e siècle). A 200 km plus au sud, le temps semble s'être arrêté à Trpejca (ci-dessus), où ces petits pêcheurs scrutent les eaux poissonneuses du lac d'Ohrid.

Epée brandie vers le ciel, un gigantesque cavalier de bronze domine la place principale de Skopje, la capitale. Irradiant de splendeur kitsch sous le soleil de mai, il semble sur le point de s'élancer sur le Kamen Most, le «pont de pierre» qui enjambe le Vardar pour rejoindre, sur la rive d'en face, un autre guerrier qui se tient, lui,

debout, le poing levé. Ces monuments, inaugurés en 2011, vingt ans après l'indépendance de l'ancienne république yougoslave de Macédoine, représentent Alexandre le Grand (356-323 av. JC) et Philippe II (382-336 av. JC). Pourtant, mystérieusement, rien ne les identifie. «Guerrier à cheval» et «Guerrier des temps anciens» peut-on lire sur les plaques. Pourquoi une telle discrétion envers ces deux héros de l'Antiquité ? Parce que les autorités grecques l'ont exigé, accusant la Macédoine du Nord d'usurpation : pour Athènes, la seule Macédoine qui vaille se trouve dans le nord de la Grèce, lieu de naissance d'Alexandre le Grand... La Macédoine antique, de fait, ne s'étendait que sur une petite partie du pays qui porte aujourd'hui ce nom. A Skopje, cette objection passe mal. «Certains prétendent qu'Alexandre n'a jamais régné sur notre territoire, déplore Vesna Ivanovska, 60 ans, institutrice à Skopje. C'est absurde ! Il fait bien partie de notre histoire, c'est d'ailleurs ce que j'enseigne à mes élèves, qu'ils soient slaves, roms, turcs ou albanais d'origine, chrétiens ou musulmans.»

Dans cette contrée balkanique à peine grande comme la Bretagne (25 700 kilomètres carrés), située au carrefour de la Grèce, de l'Albanie, de la Serbie et de la Bulgarie, les peuples se mélangent depuis l'Antiquité. Une «Babel en miniature» selon l'écrivain-voyageur Nicolas Bouvier, qui la traversa dans les années 1950, racontant dans *l'Usage du monde* qu'on y levait son verre de raki tour à tour à la santé des Turcs, des Grecs, des Albanais, des Bulgares et ainsi de suite. Un lieu aussi attachant, avec sa géographie tout en reliefs (45 % de sa superficie est montagneuse) ; les vignes millénaires de la plaine du Tikveš et les forêts de pins endémiques du parc national de Pelister ; les vieux bazars ●●●

La population, en majorité chrétienne orthodoxe, compte un tiers de musulmans, d'origine turque ou albanaise

Dans le nord, la mosquée de Tetovo, érigée au XV^e siècle, reconstruite au XIX^e siècle et restaurée il y a une dizaine d'années, est une rareté dans les Balkans. Ses murs et sa façade sont couverts de motifs colorés, peu communs dans un sanctuaire musulman. Tetovo, 142 000 habitants, est considéré comme la «capitale» des Albanais en Macédoine.







Au bord du lac d'Ohrid (à g.), qui compte 88 km de côte, le village de Trpejca n'est pas seulement un lieu de villégiature. Des vestiges du néolithique rappellent que la région est habitée depuis des millénaires.

Depuis les hauteurs du parc national de Mavrovo, dans l'ouest, la vue est imprenable sur les sommets des monts Šar, qui marquent la frontière entre la Macédoine du Nord et l'Albanie. Ils culminent à 2 747 m au pic Tito.

●●● ottomans de Prilep ou de Bitola et les tavernes fleurant bon l'*ajvar*, une purée de poivrons encore meilleure épicée ; les pics enneigés du massif du Šar, partagé avec le Kosovo ; les lacs diamantins de Prespa et surtout Ohrid, dont les églises alentour renferment quelque 800 icônes précieuses ; ou le bestiaire en mosaïques du site paléochrétien de Stobi, sur les rives du Vardar, l'antique fleuve Axios qui se jette plus loin dans la mer Egée... En 2019, après vingt ans de guerre froide avec la Grèce, le jeune Etat a renoncé à porter le seul nom de Macédoine pour devenir la «république de Macédoine du Nord». Condition nécessaire pour ne pas voir son adhésion à l'Union européenne bloquée par un veto grec. Mais pas suffisante : c'est désormais la Bulgarie qui refuse son soutien à la Macédoine, reprochant à ses habitants de nier leurs attaches bulgares. Cette nation a décidément le chic pour contrarier ses voisins ! «Depuis mille ans, en Macédoine, l'histoire s'ingénie à brouiller les races et les cœurs», écrivait encore Nicolas Bouvier.

Un kilomètre sépare les statues néoclassiques du Kamen Most du vieux centre de Skopje. A treize heures ce vendredi, les mosquées affichent complet dès les premières notes du chant du muezzin. Le pays, à 64 % chrétien orthodoxe, compte en effet un tiers de musulmans [voir encadré], d'origine albanaise ou turque. Les rues pavées, jalonnées de boutiques de souvenirs surannées et d'épicerie orientales, se couvrent de tapis de prière

pour permettre aux retardataires de se prosterner. Derrière eux se dessinent les coupoles du hammam Daout Pacha, bâti au XV^e siècle par les Ottomans. Caravansérails, bazars... Certains édifices du vieux centre sont intacts depuis l'époque de la domination ottomane, rares bâtiments à avoir survécu au terrible séisme de 1963, qui fit un millier de victimes et détruisit 80 % de la ville.

A

l'époque, Tito, président de la Yougoslavie, confia une partie de la reconstruction au japonais Kenzō Tange, dont le style minéral et le goût pour le béton rejoignaient les codes de l'architecture socialiste. Résultat : des bâtiments aux façades de style brutaliste et fonctionnaliste abritant des appartements ou des bureaux, où nombre d'habitants, notamment les plus âgés, reconnaissent volontiers éprouver une certaine «yougonostalgie». En 2010, le gouvernement, alors dirigé par un parti nationaliste de droite, a, quant à lui, voulu gommer le passé titiste. C'est dans le cadre de son programme Skopje 2014, censé mettre en valeur la filiation ténue du pays avec la Macédoine antique, que furent érigés les colosses de bronze. Pour Elizabeta Avramovska, professeure à la faculté d'architecture Saints-Cyrille-et-Méthode, ces sculptures sont une aberration. Elle ne mâche pas ses mots : «On a besoin d'un futur, pas d'un passé. Sans compter que ces statues sont de style baroque, dans un pays d'influence byzan-



2 400 ans de rebondissements

336 av. JC

Alexandre le Grand règne sur la Macédoine, qui s'étend sur le nord de la Grèce et le sud de l'actuelle Macédoine du Nord.



168 av. JC

La Macédoine devient une province romaine.



1371

Elle est annexée par l'Empire ottoman.



1903

Les Macédoniens réclament leur indépendance lors de l'insurrection d'Ilinden contre les Ottomans.



1946

Le pays est une des six républiques formant la Yougoslavie.



1991

L'indépendance est proclamée.



1993

L'«ancienne république yougoslave de Macédoine» est admise à l'ONU.



2001

Un conflit armé oppose les forces gouvernementales à des rebelles albanais. Bilan : 200 morts.



2019

Le nom de Macédoine du Nord est adopté par le Parlement.



2020

Le pays devient membre de l'Otan.

tine. Elles mériteraient d'être dynamitées !» De la même époque datent des dizaines de sculptures, fontaines brillant le soir de mille feux, colonnes à l'antique en faux marbre et un monumental musée archéologique de Macédoine au fronton digne du Parthénon dressés le long du Vardar. Coût de Skopje 2014 : 1,5 % du budget de l'Etat, dix fois plus cher que prévu. «Cette construction historiographique caricaturale a pour objectif de forger l'identité d'un Etat récent, analyse Georges Prévélakis, professeur de géopolitique à la Sorbonne, spécialiste des Balkans. Après tout, celle de la Grèce s'est elle-même bâtie avec des mythes de l'Antiquité, ensuite devenus une rente touristique.» Une stratégie payante. La Macédoine a accueilli 750 000 visiteurs étrangers (Turcs, Serbes et Grecs en tête) en 2019, contre 28 000 dix ans plus tôt.

A ce curieux musée en plein air, on peut préférer le lacis du vieux bazar (le plus grand des Balkans) ou encore Šutka, au nord de la capitale, pour une immersion dans *Le Temps des Gitans*. C'est dans cette banlieue, une ville dans la ville plus exactement, que le réalisateur serbe Emir Kusturica tourna les principales scènes de son film à la fin des années 1980. Autour du marché central où l'on trouve de tout pour pas cher en provenance de Chine et de Turquie, les maisons aux murs de parpaings nus côtoient des baraques au toit de tôle ondulée et, plus rarement, des «palaces» bling-bling peints en rose bonbon ou en vert amande,

demeures de particuliers qui ont sans doute jugé chic d'y faire inscrire en lettres d'or les noms Gucci ou Versace. Dans les rues Indira-Gandhi, Che-Guevara ou García-Lorca, c'est un méli-mélo de câbles électriques et de cordes à linge. Des mulets aux harnais ornés de pompons y tirent de pauvres charrettes chargées de cartons ou de verre à recycler. La «municipalité spéciale» de Šuto Orizari – dont Šutka est la forme abrégée – fut créée au lendemain du tremblement de terre de 1963 pour reloger les familles roms. Aujourd'hui, avec quelque 20 000 habitants à 80 % roms, elle est considérée comme la «capitale mondiale» des Tsiganes. La seule, en tout cas, où le romani est reconnu langue officielle. Le maire, Kurto Dudush, est issu de cette communauté. Selon l'ethnologue Alain Reyniers, spécialiste des cultures tsiganes, Šutka a joué «un rôle important dans le processus d'affirmation des Roms, aussi bien en ex-Yougoslavie qu'à l'échelle internationale». Elle fut notamment le lieu de naissance de la chanteuse Esma Redžepova (1943-2016), surnommée la Reine des Tsiganes : fille d'un cireur de chaussures devenue star mondiale, elle envouta jusqu'à l'Olympia de Paris avec sa voix déchirante et ses tenues abracadabrantes. En Macédoine, on a coutume de dire que dieu lui-même aurait pleuré en l'écoutant... Mais, derrière les symboles, la vie à Šutka reste difficile. Le chômage a fait fuir nombre d'hommes du quartier, devenus travailleurs immigrés – *Gastarbeiter*, comme ●●●

Un concentré de cultures

▷ Vaste comme la Bretagne

Avec 25 300 kilomètres carrés la Macédoine du Nord est l'un des plus petits pays d'Europe.

▷ Une «salade» de peuples

Pour l'anecdote, l'emploi du terme «macédoine» en cuisine serait apparu en France au XVIII^e siècle en référence à la grande diversité des peuples qui cohabitent dans cette région. En 2002 (date du dernier recensement officiel), le pays se composait de Macédoniens «ethniques» (64 %), albanais (25 %), turcs (4 %), roms (3 %), serbes (2 %), aroumains (1 %), autres (1 %).

▷ Un drapeau contesté



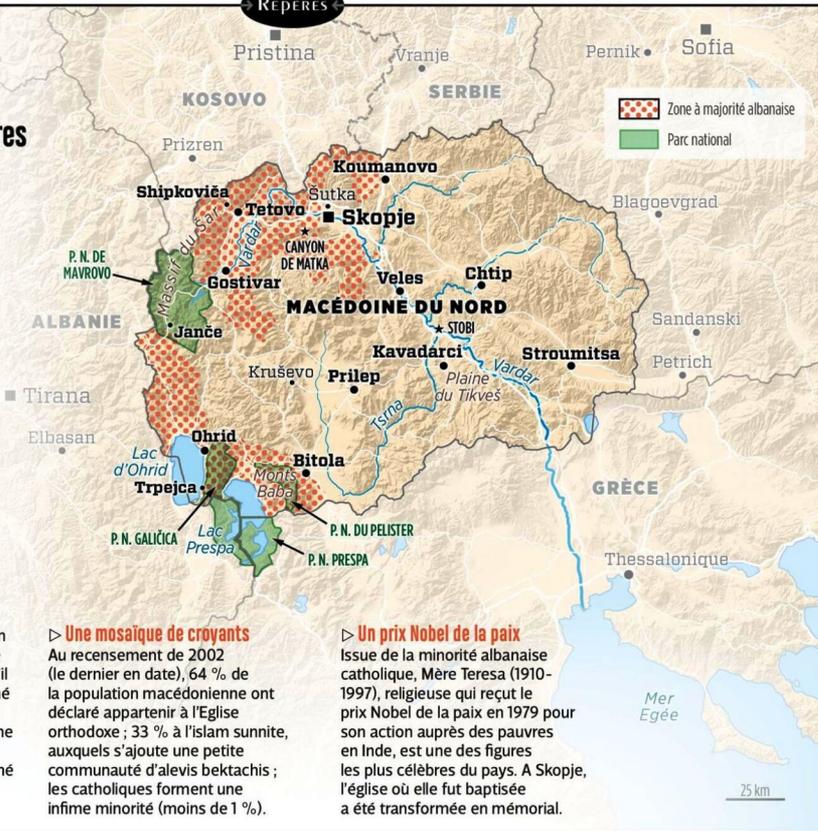
En 1992, la république indépendante de Macédoine s'est dotée d'un nouveau drapeau. Mais le soleil de Vergina à seize branches jaunes qu'il arborait sur fond rouge a déclenché l'ire de la Grèce qui le considère comme le symbole de la Macédoine antique, de culture grecque. En 1995, les Macédoniens ont calmé les esprits en optant pour un soleil stylisé à huit branches.

▷ Une mosaïque de croyants

Au recensement de 2002 (le dernier en date), 64 % de la population macédoienne ont déclaré appartenir à l'Eglise orthodoxe ; 33 % à l'islam sunnite, auxquels s'ajoute une petite communauté d'alevis bektachis ; les catholiques forment une infime minorité (moins de 1 %).

▷ Un prix Nobel de la paix

Issue de la minorité albanaise catholique, Mère Teresa (1910-1997), religieuse qui reçut le prix Nobel de la paix en 1979 pour son action auprès des pauvres en Inde, est une des figures les plus célèbres du pays. A Skopje, l'église où elle fut baptisée a été transformée en mémorial.



●●● on dit dans les Balkans, reprenant le terme allemand – en Europe occidentale. La Macédoine du Nord, affligée d'un des taux de chômage les plus élevés d'Europe (environ 20 %), connaît d'ailleurs un exode important de sa main-d'œuvre, qualifiée ou non. L'activité économique étant principalement concentrée à Skopje, dans les campagnes, les villages se vident...

Tefik Tefkoski, dit Tutto, lui, est revenu au pays. A 52 ans, cet entrepreneur du bâtiment a travaillé en Italie et en Allemagne avant de poser ses valises à Janë, le village de ses ancêtres, à deux heures de route de Skopje. Une cinquantaine de maisons, une mosquée et une église agrippées au flanc d'une colline verdoyante, au pied de laquelle coule la Radika... Un décor protégé par le parc national de Mavrovo. «Je

ne connais aucun autre lieu qui ait de plus belles couleurs», dit Tutto en montrant le soleil qui se noie dans la Radika en une explosion d'ocres. En 2000, il a bâti ici un hôtel avec les matériaux du cru : de la terre, du bois, des pierres. Depuis, il restaure les maisons, souvent en ruine, des alentours. «J'ai besoin de main-d'œuvre, dit-il. Mais, même pour 1 000 euros par mois [le revenu moyen dans le pays est de 375 euros], personne ne veut venir.» Depuis l'indépendance, les habitants d'ici ont vu disparaître peu à peu les services publics et beaucoup ont préféré déménager à Skopje ou à l'étranger. «C'est dommage, car le site est magnifique», soupire Tutto. Avec ses 73 000 hectares de montagnes, de gorges et de cascades, le parc de Mavrovo, refuge des ours, des lynx et des chamois, s'étend jusqu'aux frontières de l'Albanie et du Kosovo, sur les contreforts des monts Šar.

Une soixantaine de kilomètres plus au nord, les drapeaux rouges frappés de l'aigle noir à deux têtes indiquent que l'on se trouve en territoire albanais, même si c'est ici toujours la Macédoine. A Chipkovic, la prière s'achève et des fidèles sortent de la mosquée puis s'éloignent en se frayant un passage parmi les moutons qui bloquent l'unique route du village de 2 800 habitants. Les façades grêlées d'impacts de balles rappellent qu'une guerre civile, qui fit 200 morts, opposa ici, en 2001, l'armée macédonienne à la milice indépendantiste de l'UÇK, l'Armée de libération du Kosovo. Interdite de l'autre côté de la frontière (le Kosovo est à dix kilomètres), l'organisation s'était reformée ici. Aujourd'hui, des stèles du cimetière aux tags sur les réverbères, l'acronyme est partout. «30 % des maisons du village ont été touchées par des tirs, explique Zulqufli Ajvazi, maire de Chipkovic entre 2000 et 2005. 70 % dans celui d'à côté.»

Les tensions avaient commencé en 1992, quand des associations albanaises avaient organisé unilatéralement un référendum sur l'autonomie de leur minorité en Macédoine : 74 % des participants s'y étaient déclarés favorables. Mais les premiers troubles éclatèrent après que des professeurs et des étudiants albanais eurent mis sur pied en 1994 une université (non reconnue par l'Etat) à Tetovo, principale ville albanaise de la région (140 000 habitants). Les affrontements avec la police firent un mort.

Entre Chipkovic et Tetovo, la route zigzague dans la montagne puis traverse un quartier où les cheminées d'usines désaffectées se dressent aux côtés des minarets (les Albanais, chrétiens, se convertirent massivement à l'islam au XV^e siècle, sous l'Empire ottoman, pour garder leurs terres). Sur les panneaux bilingues, on ne distingue souvent que les indications en albanais ; les noms en cyrillique, l'alphabet utilisé en macédonien, ont été barbouillés. «On ne peut bien étudier que dans sa langue, défend Reshat Qahili, le vice-recteur de l'université de Tetovo. On aurait préféré que le gouvernement reconnaisse notre légitimité au lieu de réprimer nos manifestations.» En 2001, les accords d'Ohrid mirent fin au conflit en dotant les municipalités peuplées de plus de 20 % d'Albanais du droit de donner à leur langue un statut officiel en plus du macédonien. L'université de Tetovo finit par être reconnue par le Parlement en 2004. Elle comptait 500 étudiants à sa création et 7 000 en 2019. En août 2020, des législatives ont reconduit les sociaux-démocrates au pouvoir depuis 2017,

menés par le premier ministre Zoran Zaev, au prix d'une coalition avec l'Union démocratique pour l'intégration, principal parti albanais. Depuis, la minorité attend la promulgation d'une loi sur le bilinguisme adoptée en 2018 qui prévoit la reconnaissance de l'albanais comme langue officielle sur tout le territoire. Tandis que ses détracteurs estiment qu'elle menacera l'unité nationale.

Dans les monts Baba piquetés de sapins, dans le centre-ouest du pays, aux alentours de Kruševo, la bourgade la plus haute des Balkans (1 350 mètres d'altitude), un curieux édifice rappelle des épisodes de rébellion plus anciens : le Makedonium, une énorme boule de béton blanche hérissée de courts tentacules, inauguré en 1974, fait office de monument à l'insurrection d'Ilinden. Il commémore le soulèvement, en 1903, des Macédoniens contre l'occupation ottomane, le jour de la Saint-Elie («Ilinden»). Pendant quelques semaines, une éphémère république de Kruševo résista vaillamment. La ville fut aussi, à partir du XVIII^e siècle, le refuge des Valaques (peuple d'éleveurs chrétiens parlant une langue latine proche du roumain) pourchassés en Albanie, dont les descendants représentent encore 10 % de ses 6 000 habitants. Aujourd'hui, Kruševo est une paisible destination touristique, prisée pour ses pistes de ski et le mémorial dédié à Toše Proeski, chanteur pop mort à 26 ans dans un accident de la route en 2007. Dans le cimetière, sa tombe, couverte de pelouse synthétique et abritée sous un barnum, est jonchée de dessins de fans, d'ours en peluche brodés de cœurs et de

drapeaux de toutes les nations des Balkans. Une telle dévotion peut prêter à sourire. Mais, ici, Todor – dit Toše – Proeski, né dans une famille d'origine valaque, était adulé pour sa modestie, sa piété et sa générosité autant que pour sa voix, qui lui valut d'enregistrer un tube avec la diva Esma Redžepova. A l'annonce de son décès, le Parlement interrompit sa session, les fans donnèrent congé aux étudiants originaires de Kruševo et une journée de deuil national fut décrétée. «Vous me demandez si Toše méritait un tel lieu ? s'indigne Elena Mirtchievska, directrice du mémorial. La question serait plutôt : méritions-nous Toše ?» En 2019, le grand stade Philippe II de Macédoine, à Skopje, a lui-même été rebaptisé en l'honneur du chanteur. Le pays aurait-il trouvé en Toše son vrai héros, capable de mettre tout le monde d'accord ?

A Kruševo, dans le centre, un mémorial est dédié à Toše Proeski, un chanteur pop disparu en 2007, à 26 ans. L'homme, réputé pour sa générosité et sa piété, est considéré dans le pays comme un héros national.




ARGOplay
 Scannez cette page pour découvrir une vidéo tournée par notre journaliste.
 Tuto p. 12

JULES PRÉVOST

EN COUVERTURE

PORTUGAL

Echappées romantiques

LES FAÏENCES POLYCHROMES QUI ENCHANTENT LES FAÇADES, LES FABULEUX PONTS SUR LE DOURO, MAIS AUSSI LISBONNE, CAPITALE BELLE ET INSPIRÉE... POUR LES AMOUREUX DES ARTS, CE PETIT PAYS EST UN HAVRE INÉGALÉ.

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÉGE MONSCHAUX

Toute la poésie
de Lisbonne

P. 62

- Azulejos -
La chasse aux trésors

P. 74

Voyage
dans la vallée d'or

P. 78



Avec ses couleurs vives, ses remparts tortueux et ses tourelles majestueuses, le palais de Pena, dressé depuis 1885 sur un sommet escarpé des monts de Sintra, semble droit sorti d'un conte de fées.



ARGOplay

Scannez cette page
pour écouter
notre reporter parler
de ce reportage.
Tuto p. 12





Obidos

Plus qu'une simple ville, c'est un cadeau royal : selon une tradition qui perdura du XIII^e au XIX^e siècle, la reine du Portugal se voyait remettre comme présent, le jour de ses noces, les clés de cette citadelle, Obidos, dans le centre du pays. Avec son dédale de ruelles pavées, de maisons blanches et de portiques de style manuelin, la cité de 12 000 habitants a conservé un cachet unique.

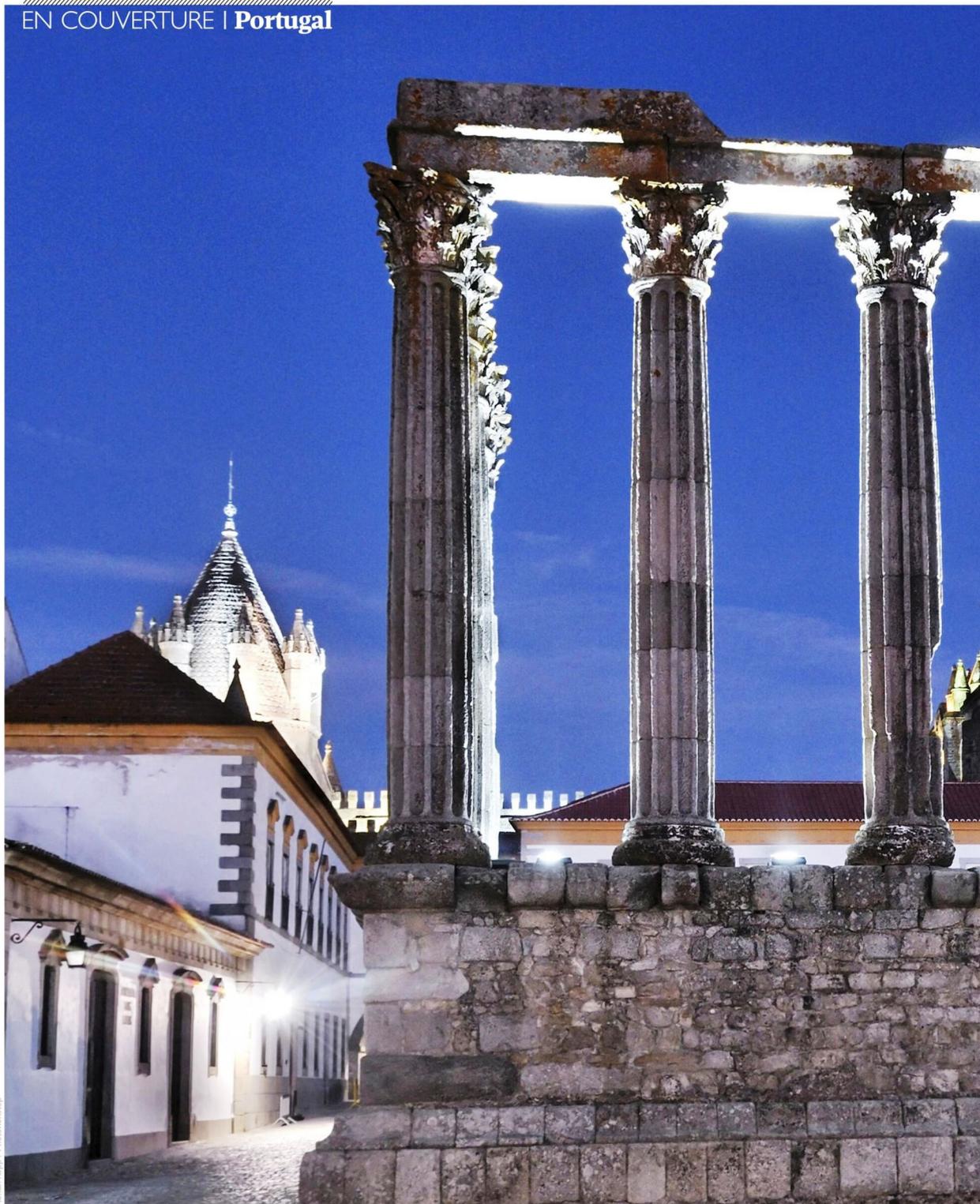




Ponta da Piedade

Des voûtes, des pics, des grottes... Avec une minutie d'artiste, la houle de l'Atlantique a sculpté les falaises ocre de Ponta da Piedade (littéralement, «pointe de la pitié»), au sud de la ville de Lagos, en Algarve. A bord d'anciens bateaux de pêche reconvertis ou en kayak, on peut naviguer sur les eaux turquoise et slalomer au plus près de ces magnifiques formations rocheuses.







Evora

On la surnomme la «ville musée» pour sa profusion d'églises, de monastères et palais médiévaux ou de la Renaissance... Évora, jadis résidence des rois et aujourd'hui capitale de la province de l'Alentejo, abrite aussi une merveille antique : le sanctuaire de Diane et ses colonnes de marbre et granite. Bâti au II^e siècle, c'est le temple romain le mieux conservé de la péninsule ibérique.





Sintra

Avec sa fine dentelle de pierre, cette coupole est l'un des nombreux attraits du palais de Monserrate, à Sintra. Erigé au XIX^e siècle selon les vœux d'un commerçant britannique fortuné, Francis Cook, le bâtiment de style néomauresque mêlé d'influences gothiques et indiennes est entouré d'un vaste parc aux essences exotiques : agaves, fougères arborescentes, bambous...



Cécile Grenblay / MAPS



Toute la poésie de Lisbonne

Les berges du Tage, les ruelles tortueuses, les cafés animés... Le cœur de la capitale est imprégné du souvenir du grand écrivain Fernando Pessoa. Balade nostalgique dans les pas d'un génie très discret.

PAR INÉS KOEBEL (TEXTE)
ET CÉDRIC GERBEHAYE (PHOTOS)

La rive gauche du fleuve offre une vue imprenable sur cette «belle vision de rêve» qu'est Lisbonne, où Pessoa vécut sans interruption de 1905 à sa mort en 1935, à l'âge de 47 ans.



Les *elétricos*, au charme nostalgique, sont en service depuis 1901. A bord de ces tramways jaunes, comme ici la fameuse ligne 28 qui serpente le long des rues étroites des vieux quartiers, Pessoa aimait observer les gens.

S'avancer sur le pavage noir et blanc de la Rua Augusta, dans la ville basse de Lisbonne, passer sous le monumental arc de triomphe qui en marque l'extrémité et la voir s'ouvrir devant nous, vaste et lumineuse : la Praça do Comércio, anciennement Terreiro do Paço («place du Palais»), l'une des plus belles et des plus grandes esplanades d'Europe. Sur trois côtés, elle est bordée de hautes arcades baignées de soleil. Sur le quatrième, elle donne directement sur le Tage, vers lequel descend un ample escalier. Le fleuve, curieusement, est plus évasé sur la gauche, vers l'intérieur des terres, et se rétrécit sur la droite, en direction de son embouchure, où il est soumis à l'influence des marées. Les cargos glissent lentement sur l'eau, des enfants jouent sur l'étroite bande de sable de la rive, une femme ramasse des coquillages dans les rochers noirs dégagés par la marée. Des mouettes se chamaillent. Sur le muret du quai, un petit malin a installé une table et vend des boissons alcoolisées pour profiter pleinement du coucher du soleil. Un musicien de rue gratte sa guitare, des touristes flânent, prennent des photos, contemplent le cours d'eau, dont les rives sont reliées par des ferries très fréquentés, qui amènent tous les jours à Lisbonne des milliers de travailleurs de Cacilhas, Barreiros ou Seixal. Avec, enveloppant le tout, le ronron étouffé et constant de la circulation.

C'est ici, au Cais das Colunas («quai des Colonnes»), qu'en 1905 le grand poète portugais Fernando Pessoa, alors âgé de 17 ans, débarqua du paquebot allemand *Herzog*, de retour d'Afrique du Sud où le destin avait conduit sa famille dix ans plus tôt. De ce jour jusqu'à sa mort, à l'exception d'un court voyage en province, il ne quitta plus sa ville natale et ses environs immédiats. *«Il m'est souvent arrivé de vouloir traverser le fleuve, ces dix minutes depuis le Terreiro do Paço jusqu'à Cacilhas. Et presque toujours m'a envahi une sorte de timidité*

liée à tous ces gens, à moi-même et à mon projet. J'y suis allé une fois ou deux, toujours oppressé, n'étant satisfait que lorsque je retrouvais la terre ferme sous mes pieds, à mon retour. Quand on ressent avec trop de force, le Tage, c'est l'Atlantique immense, et Cacilhas, un autre continent, un autre univers.» [Les citations en gras de cet article sont extraites de la dernière traduction française du chef-d'œuvre posthume de Pessoa, *Livro do desassossego*, publiée en 2018 sous le titre *Livre(s) de l'inquiétude*, aux éditions Christian Bourgois (anciennement *le Livre de l'intranquillité*)].

Pessoa vivait dans deux mondes. Celui de la vraie ville avec ses rues, ses habitants, ses ambiances et sa météo. Et le monde intérieur de son imagination. Les visages de Lisbonne, changeants selon l'humeur du ciel, étaient les reflets de sa propre âme. Il menait une existence de nomade sédentaire, passant d'une chambre meublée à l'autre, se réfugiant à l'occasion chez des proches, changeant seize fois de résidence en quinze ans. Le centre de sa vie, outre les quartiers du Chiado et du Bairro Alto, était surtout la Baixa, la ville basse, entre les places du Rossio, de Figueira et le Tage : le cœur battant de Lisbonne, avec son atmosphère portuaire, ses comptoirs commerciaux, ses agences maritimes, ses magasins, banques, restaurants et cafés où se retrouvaient artistes et intellectuels.

Les nombreux bureaux dans lesquels Pessoa travailla durant sa vie, principalement des firmes d'import-export dont il gérait la correspondance en français et en anglais, se situaient dans ce secteur : Rua Augusta, Largo do Corpo Santo, Campo das Cebolas, Rua da Assunção, Rua de São Julião, Rua dos Fanqueiros et Rua da Prata.

«J'ai descendu ma rue l'esprit en repos, habité par la certitude, parce qu'enfin, mon bureau bien connu, les gens connus qui y travaillent, c'étaient des certitudes. Pas étonnant que je me sois senti libéré, sans savoir de quoi. Dans les paniers posés au bord des trottoirs de la Rua da Prata, les bananes à vendre, sous le soleil, étaient d'un jaune puissant.» A une rue de là se trouve la Rua dos Douradores citée dans *Livre(s) de l'inquiétude*. C'est ici que vit et travaille le personnage Bernardo Soares, assistant comptable dans un magasin de tissus et double de Pessoa. Comme son créateur, Soares occupe jour après jour, sans rechigner, son emploi alimentaire. Mais son véritable intérêt – et là aussi les deux hommes se ressemblent – va à la littérature. La Rua dos Douradores, avec ses passants, ses magasins et ses bureaux, est pour lui la quintessence de tout ce qui existe, un monde en miniature, un microcosme. En dehors des heures de pointe, la rue étroite est plongée dans le calme. **«Si je lève les yeux, devant moi se dessine l'enfilade sordide de toutes les maisons, les vitres sales de tous les bureaux de la Baixa, les fenêtres absurdes des étages les plus élevés où l'on habite encore, et, tout en haut, à l'angle des mansardes, le linge qui éternellement sèche au soleil entre pots de fleurs et plantes.»**

Tout cela est toujours là et pourtant tout a changé. Des façades qui s'effritent, beaucoup de commerces vacants et, au milieu, de la vie et une sorte de molle agitation. Au-dessus d'une porte fermée par une grille est inscrit en lettres d'or : «O Desassossego» («l'inquiétude» ou ●●●



Le dimanche, les Lisboètes flânent sur les quais réaménagés en promenade depuis 2008, et admirent les ondolements du Tage, ce «lac d'azur» cher au poète.



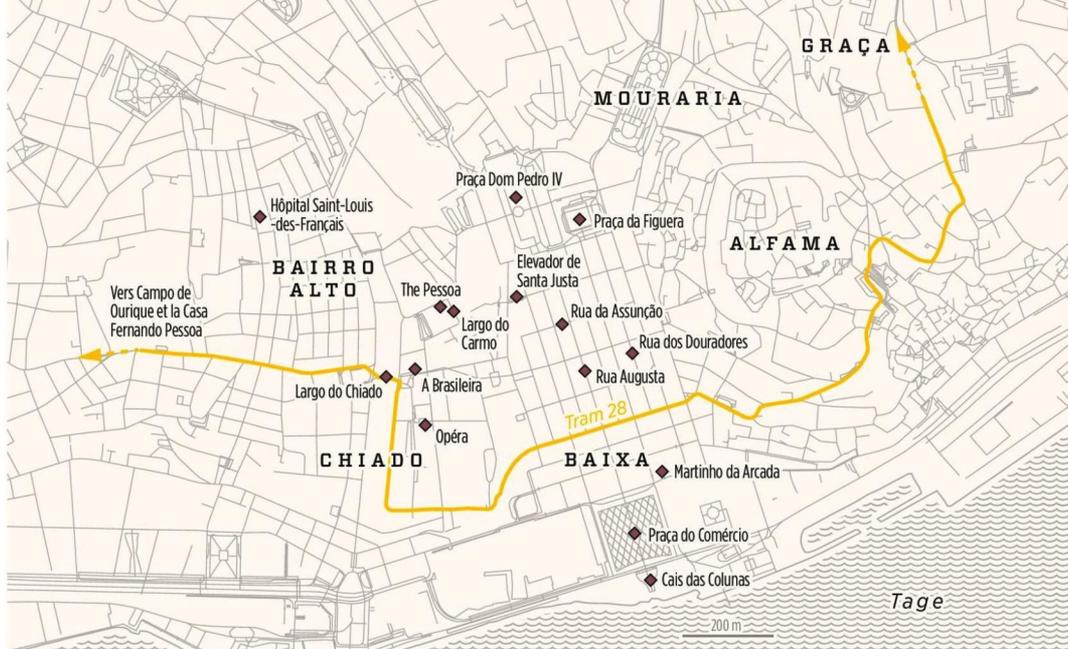


Avec son dédale de venelles pavées et son linge pendu aux fenêtres, le vieux quartier de l'Alfama fait partie des icônes du Portugal. On y retrouve l'atmosphère gouailleuse de la Lisbonne de l'époque de Pessoa, qui appréciait ce côté «village dans la ville».



Jorge Almeida (à g.) et Fernanda Paulo (en b.) perpétuent la tradition du fado. Né au début du XIX^e siècle, ce chant plaintif, souvent accompagné d'instruments à cordes telle la *guitarra* (sorte de cistre), parfois d'accordéon, évoque la difficulté de vivre, les amours évaporées ou encore la mélancolie appelée ici *saudade*. Pour Pessoa, ce genre musical exprime la «lassitude de l'âme forte» : il n'est «ni gai ni triste. C'est un entracte. Il a été élaboré par l'âme portugaise alors qu'elle désirait tout, sans avoir la force de désirer, en fait, quoi que ce fût».





Peu enclin aux voyages, Pessoa vécut trente ans dans un minuscule périmètre du centre-ville, entre son domicile, son bureau d'employé et ses cafés préférés. Son fief, les quartiers du Bairro Alto, du Chiado et de la Baixa, ont aujourd'hui les faveurs des visiteurs étrangers.

●●● «l'intranquillité», comme dans *Livro do desassossego*). Avec une précision : «Ceci n'est pas un restaurant.» Il s'agit d'un établissement où l'on peut dîner en s'adonnant à un *escape game* ou à un jeu d'enquête en suivant la piste d'un crime imaginaire. Pessoa était lui-même un lecteur passionné d'histoires criminelles et il en écrivit d'ailleurs toute une série, malheureusement inachevées. Quelques mètres plus loin, un salon de coiffure un peu usé, le Hair Salon, avec ses fauteuils à rayures zébrées, à côté, un «*winebar*» (sic) dont la sono passe un fado mélancolique, puis une «*tearoom*» et une «*guesthouse*». Au coin de la Rua de Santa Justa, une vieille plaque murale indique : Antiga Casa Pessoa. C'est ici que le poète venait souvent déjeuner et laissait aussi parfois des ardoises. La coïncidence du nom – sans lien avec lui – devait lui plaire. Aujourd'hui, le restaurant traditionnel a laissé la place à une pizzeria «*healthy*». Dans l'immeuble voisin, joliment rénové, un hôtel de charme. Juste en face, la Garrafeira Nacional, «*Wine and Spirit shop since 1927*» («vins et spiritueux depuis 1927»). En vitrine, entre les vins rouges, les portos et les crânes en verre remplis d'*aguardente* (eau-de-vie), une vieille caisse enregistreuse sert de décoration. Bernardo Soares venait peut-être s'approvisionner ici pour les soirées qu'il passait seul à écrire dans sa chambre de location. Gageons qu'il serait surpris par toutes ces enseignes en anglais dans sa rue.

Le 2 octobre 1919, à un pâté de maisons de là, au 42 Rua da Assunção, Ofélia Queiroz, 19 ans, vit un homme en noir portant lunettes, chapeau et nœud papillon monter les marches des bureaux de l'entreprise Félix, Valladas & Freitas Lda., où elle-même venait postuler comme secrétaire : «Alors qu'il marchait, on aurait dit que ses pieds ne touchaient pas le sol. Ses jambes de pantalon étaient enfoncées dans des guêtres, ce qui n'avait rien d'inhabituel.» L'homme lui fit une si drôle d'impression que la jeune femme eut du mal à étouffer son rire. Mais elle finit par céder aux avances insistantes et maladroites de Pessoa. Le couple, qui se fiança en secret, sortait tous les jours se promener et, le dimanche, le farouche adversaire de l'Église catholique venait chercher sa «promise» à la sortie de la messe. Il lui écrivait des lettres passionnées. Elle fut son seul amour connu. Mais l'idylle ne dura pas. Pessoa choisit l'alcool et l'écriture plutôt qu'une vie bourgeoise. Il resta toutefois en contact avec Ofélia jusqu'à sa mort, en 1935. ●●●



Au début du siècle, les berges de Cacilhas, en face de Lisbonne, grouillaient d'activité. Aujourd'hui, les promeneurs ont remplacé les docks et des terrasses de café ont ouvert sur les quais. Au fond, le pont du 25-Avril, achevé en 1966.

●●● Voisine de cette adresse marquée par le destin, une échoppe scelle une drôle d'alliance : celle de Pessoa et du yaourt glacé. A l'intérieur, l'écrivain s'avance à même le mur, en taille réelle, suivi de trois ombres, celles de ses principaux hétéronymes, Alberto Caeiro, Ricardo Reis et Alvaro de Campos. Des poètes fictifs, créatures de son imagination, compagnons de sa vie secrète, chacun doté d'une biographie et d'une œuvre. Chacun est accompagné ici de sa propre citation. Et, surmontant le tout, l'inscription : «*frozen yoghurt*». L'hétéronyme parfait !

L'inventivité des jeunes commerçants d'aujourd'hui aurait certainement amusé Pessoa, qui conçut lui-même des slogans publicitaires en 1925. Le plus célèbre est celui qu'il imagina pour Coca-Cola, qui devait alors se lancer sur le marché portugais : «*Primeiro estranha-se, depois entranha-se.*» La formule, au jeu de mots difficilement traduisible, signifie quelque chose comme : «D'abord on est surpris, ensuite on s'y attache.» Le ministère de la Santé se méfia, associa Coca-Cola à la cocaïne, interdit sa distribution et fit déverser dans la mer le contenu de milliers de bouteilles. La boisson gazeuse ne fut finalement mise en vente au Portugal que cinquante ans plus tard, après la «révolution des œillets».

1975, l'arrivée de Coca-Cola : c'est peut-être là l'acte de naissance de la Lisbonne moderne. Depuis la transition pacifique de la dictature à la démocratie, la ville s'est beaucoup étendue et modernisée. Il suffit de voir le monumental Centre culturel de Belém, construit à l'origine pour la présidence portugaise de l'Union européenne en 1992, le Parque das Nações (parc des Nations), sorti de terre pour l'exposition universelle de 1998, le pont Vasco de Gama, qui traverse le Tage sur dix-sept kilomètres, et le métro ultramoderne – pour ne citer que quelques-uns des signes du renouveau et de la métamorphose de la cité. Pourtant, on tombe toujours dans la vieille ville sur «*ces places solitaires, intercalées entre des rues à faible circulation, et qui elles-mêmes*

ne sont guère plus animées. Ce sont des clairières inutiles, des choses qui attendent, entre de lointains tumultes. C'est du village dans la ville.» Entre les commerces vides et les magasins de chaînes internationales, ont aussi survécu comme par miracle de petites boutiques ne vendant que du poisson séché, des graines de fleurs, des gants, des boutons, des chapeaux ou des articles ménagers, ou encore une vitrine jaunie exposant l'œuvre de Pessoa flanquée d'un petit Jésus rose en langes, de *l'Art d'aimer* d'Ovide et d'une *Histoire des orgies*. On tombe aussi, çà et là, sur des comptoirs typiques où l'on peut, tel Pessoa, avaler une *ginja* (liqueur de griottes) ou une *aguardente* pour reprendre des forces pendant une pause ou à la fermeture des bureaux, sur des petits restaurants de rue ne comptant souvent pas plus de quatre tables, ou sur ces *confeitarias* («pâtisseries») étalant leurs trésors dans un décor Art nouveau et Art déco...

En empruntant l'Elevador de Santa Justa, l'imposant ascenseur métallique néogothique qui relie la ville basse et la ville haute, on atteint le Largo do Carmo tout en s'épargnant la montée à pied. En 1911, Pessoa vécut quelques mois dans une chambre meublée au premier étage du numéro 18-20. Aujourd'hui, l'immeuble abrite The Pessoa, une «maison d'hôtes pour tous les rêveurs», comme le vante la publicité. Sa silhouette se découpe sur des autocollants apposés sur certaines fenêtres et, à l'un des balcons, le poète en personne est là, sculpté en fil de fer. Il observe la place, les jacarandas qui fleurissent en bleu au printemps, la fontaine, les tables, les chaises, les ruines gothiques du couvent des Carmes et la caserne de la Garde nationale. Le 25 avril 1974, le jeune capitaine Salgueiro Maia et ses hommes y contraignent le dictateur portugais Marcelo Caetano à la reddition, mettant fin à plus de quarante ans de dictature. Pas un seul coup de feu ne fut tiré.

Le Largo do Chiado et la Rua Garrett ne sont pas loin. C'est ici que se trouve A Brasileira, l'un des rares cafés encore existants de l'époque de Pessoa, qui le fréquentait et s'y perdait parfois dans la contemplation de ses contemporains. *«Dès qu'ils le peuvent, ils s'assoient devant le miroir. Ils parlent avec nous et flirtent avec eux-mêmes par le regard. Parfois, comme lorsqu'on flirte, ils en oublient la conversation. Je leur ai toujours été sympathique, parce que mon aversion, à l'âge adulte, pour mon aspect m'a toujours poussé à considérer le miroir comme une chose à laquelle il fallait tourner le dos. Ainsi, et instinctivement, ils le reconnaissent en me traitant toujours aimablement, j'étais le type qui écoute et qui laissait le champ libre à leur vanité et à leurs déclamations.»* Dans les années 1920, A Brasileira n'était pas seulement le point de rencontre de l'élite artistique et intellectuelle qui adhérait aux idéaux du modernisme. On y exposait aussi l'art contemporain portugais, à une époque où il n'y avait pas de musées pour cela. Aujourd'hui, les murs du café sont ornés de reproductions sans intérêt, les tables en marbre face aux grands miroirs sont surtout occupées par des touristes et la place qui est devant est une scène de plein air pour les musiciens et les danseurs de rue. Au milieu de ce tumulte urbain et de la foule des passants, le grand solitaire de la littérature portugaise est là, sous forme de statue, assis à une table, les jambes croisées. Les touristes se prennent en ●●●



Cet homme en uniforme bleu marine est posté devant le musée de la Garde nationale républicaine, la gendarmerie portugaise. Entre 1908 et 1912, Pessoa vivait à deux pas.



Grand sédentaire, Pessoa, a rarement emprunté les *cacilheiros*, ces ferries qui relient encore aujourd'hui, en une dizaine de minutes, la capitale à Cacilhas, sur la rive gauche du fleuve, assurant ainsi la navette pour les travailleurs de la banlieue.

●●● photo à ses côtés, avec ou sans livre, les serveurs glissent à l'occasion leur plateau entre son dos et le dossier de la chaise. Parfois, quelqu'un dépose sur ses bras un bouquet de fleurs. Quand il en a assez de tout ce tapage, le poète se lève, prend son manteau et son chapeau, et descend les pavés de la Rua Nova do Almada jusqu'à son vrai café d'habitude, le Martinho da Arcada, dans un coin de l'immense Praça do Comércio, près du fleuve, où l'atmosphère est bien plus calme. Pessoa venait ici presque tous les jours pour écrire et rencontrer des compagnons de littérature. En 1915, on y fêta la publication d'*Orpheu*, une revue d'avant-garde dont il fut l'un des fondateurs. Des photos de lui, de ses frères d'armes et d'Ofélia sont accrochées aux murs. Et, quarante-cinq ans après sa mort, une table lui est encore spécialement réservée.

Mais revenons au Largo do Chiado, que le poète traversait presque quotidiennement. A deux pas de là, sur le Largo de São Carlos, se trouve l'élégant opéra de Lisbonne. En face, l'immeuble où Pessoa naquit le 13 juin 1888 et où il vécut jusqu'à l'âge de 5 ans, dans un appartement du quatrième étage, dont les fenêtres, «par-delà quelques maisons basses, donnaient sur le fleuve, le Tage». La place, avec en fond sonore le carillon de la basilique Notre-Dame-des-Martyrs toute proche, était pour lui l'incarnation de Lisbonne, ville à la fois cosmopolite et provinciale. Il l'appela tendrement «mon village». Aujourd'hui, l'immeuble abrite au rez-de-chaussée un chocolatier belge et un petit musée-boutique dédié aux bijoux en filigrane, une tradition portugaise. Devant se dresse une statue en bronze de presque quatre mètres de haut représentant une sorte de Pessoa abstrait avec un livre ouvert en guise de tête. Une allusion, sans doute, au côté très cérébral du poète, qui était en même temps un maître de la pensée associative.

«Je suis dans un tramway, et je prête attention lentement, selon mon habitude, à tous les détails des gens qui sont devant moi. [...] La robe que porte cette jeune fille assise en face

●●● *de moi, je la décompose : le tissu dont elle est faite, le travail qu'il a fallu pour l'exécuter [...] et ensuite, la fine broderie qui ourle la partie qui fait le tour de son cou et qui se divise pour moi entre le fil de soie torse avec lequel on l'a brodée, et le travail qu'il a fallu pour la broder. Et immédiatement, comme dans un livre d'économie politique primaire, se déploient devant moi les usines et leurs activités [...] Au-delà de ça, je pressens les amours, les petits secrets, l'âme de tous ceux qui ont travaillé pour que cette femme qui est devant moi dans le tramway arbore, autour de son cou de mortel, la banalité sinieuse d'un fil de soie vert foncé semant de superfluités le bord d'un tissu plus clair.»*

Pour qui voudrait encore aujourd'hui se livrer à une telle contemplation métaphysique depuis le vieux tramway de Lisbonne, du moins depuis sa célèbre ligne 28, mieux vaut le faire au petit matin ou en fin de soirée. Durant la journée, les chances d'y disposer d'une place assise ou même debout sont très minces. La cloche retentit, le conducteur tire sa manivelle, et le tram jaune rempli de touristes qui vient de s'engager dans un virage s'arrête en crissant. Une camionnette de livraison, en cours de déchargement, est stationnée sur l'étroite voie ferrée. La même scène se répète de nombreuses fois au fil des rues et ruelles tortueuses et escarpées entre les quartiers de Graça et de Prazeres, en passant devant les églises, les monastères, les palais, les façades d'azulejos, splendides ou décrépites, les places, les kiosques, les parcs et les *miradouros* («belvédères») ménageant leurs vues splendides sur la ville et le fleuve. Un peu avant Prazeres, à Campo de Ourique, un ancien quartier modeste de la classe moyenne devenu un bon plan pour initiés, se trouve le 16 de la Rua Coelho da Rocha, la dernière adresse de Pessoa. Il y vécut de 1920 à 1935, épisode très sédentaire de son existence. L'immeuble fut complètement vidé dans les années 1990 et transformé en un musée doublé d'un centre culturel et de recherche : la Casa Fernando Pessoa. L'institution abrite le fond de livres personnel du poète ainsi qu'une bibliothèque contenant toutes ses œuvres, leurs traductions, la littérature secondaire et des ouvrages de poésie internationale. On peut aussi y voir une réplique de sa chambre, spartiate, et la commode sur laquelle il donna vie, en écrivant debout, au poète de la nature Alberto Caeiro, l'un de ses hétéronymes. L'original de la célèbre malle contenant son héritage littéraire, soit plus de 30 000 feuilles et notes écrites [d'où sortira *Livre(s) de l'intranquillité*], serait aujourd'hui la propriété d'un riche amateur. Son contenu, que les chercheurs n'ont pas fini d'étudier, se trouve à la Bibliothèque nationale du Portugal.

Pessoa est mort à l'hôpital Saint-Louis-des-Français, dans le Bairro Alto, à l'extrémité de la très villageoise Rua Luz Soriano. Sur le mur d'entrée blanchi à la chaux, ses dates de vie et de mort sont inscrites sur une plaque, en dessous de la dernière phrase issue de sa plume, écrite dans la langue de son enfance et de son adolescence sud-africaine : «*I know not what tomorrow will bring...*» («Je ne sais pas ce que demain apportera...») L'écrivain fut d'abord enterré dans le tombeau paternel au Cemitério dos Prazeres de Lisbonne, le «cimetière des plaisirs» (nommé d'après Notre Dame des Plaisirs, un ancien nom local de la Vierge Marie). En 1985, pour les cinquante ans de sa mort, sa dépouille fut transférée lors d'une cérémonie officielle au monastère des Hiéronymites, à Belém, aux côtés des cénotaphes du navigateur Vasco de Gama et du poète Luís de Camões. Sur sa stèle, dans le cloître, est inscrite en épitaphe une ode d'un autre de ses hétéronymes, Ricardo Reis : «Pour être grand, sois entier : rien / En toi n'exagère ou n'exclus. / Sois tout en chaque chose. Mets tout ce que tu es / Dans le plus petit de tes actes. / Ainsi en chaque lac brille la lune entière / Pour la raison qu'elle vit haut.» ■

INÉS KOEBEL (TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR VOLKER SAUX)

© Mure



Rue des Archives / PNDP

FERNANDO PESSOA, LISBOËTE FERVENT, INSPIRÉ, INCOGNITO

De Lisbonne, où il passa l'essentiel de sa vie, il disait qu'elle était «bénie des dieux». Considéré comme le grand poète portugais du XX^e siècle, Fernando Pessoa, modeste employé de bureau mais écrivain prolifique,

né en 1888 dans la capitale, mourut pourtant pauvre et méconnu en 1935. A part des articles, il ne publia jamais sous son nom, s'étant inventé quelque soixante-dix pseudonymes et hétéronymes (auteurs fictifs

ayant leurs propres biographie et personnalité), tels Ricardo Reis, Alvaro de Campos ou encore Bernardo Soares, prête-nom d'un journal intime qui deviendra son chef-d'œuvre posthume : *Livre(s) de l'inquiétude*.



Bruno de Hogueues / Onlyworld

Une fresque azur se déploie sur la façade de la chapelle des Ames de Porto : 15 947 azulejos qui racontent les vies de saint François d'Assise et de sainte Catherine.



- Azulejos - La chasse aux trésors

Vénérés au Portugal, ces carrés de faïence atteignent des prix tels que des trafiquants vont jusqu'à les desceller des murs des palais ou des églises. La riposte s'organise.

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

Domingos Lucas s'engouffre dans les entrailles du siège de la police judiciaire, bâtiment mastodonte de style soviétique dans le centre de Lisbonne. L'inspecteur en chef descend au deuxième sous-sol, s'aventure dans d'interminables couloirs, puis franchit trois lourdes portes s'ouvrant grâce à un digicode et une carte magnétique, avant d'accéder à la caverne d'Ali Baba : une succession de coffres-forts emplis de fausses toiles de maître, sculptures et masques africains et, surtout, d'innombrables azulejos, ces carreaux de faïence peinte emblématiques du Portugal. Domingos Lucas se fraye un chemin dans le poussiéreux amoncellement d'objets d'art volés ou contrefaits que la police a récupérés, écarte du pied des caisses de céramiques non encore

répertoriées et s'exclame : «Voici ma plus belle trouvaille de ces dernières années !» Il désigne quatre petits carrés aux motifs floraux datant du XVII^e siècle, arrachés aux façades d'un palais lisboète abandonné. «Ils ont été dénichés chez un brocanteur véreux que j'ai repéré à la *feira da ladra* [le marché aux puces], explique l'enquêteur. Ce receleur se fournissait auprès d'une bande de truands et refourguait sa marchandise à prix d'or en Algarve.» Valeur estimée de ces quatre morceaux de carrelage de chacun quinze centimètres sur quinze : 6 000 euros.

C'est en 2007 qu'a été créée au sein de la police judiciaire la «brigade spéciale azulejos». Son rôle : juguler un vaste trafic, avec des moyens limités. «Je n'ai que cinq hommes à ma disposition pour tout Lisbonne, on est débordés, explique Domingo Lucas. La législation oblige les antiquaires ●●



Ricardo Junqueira

Les artisans de la fabrique Sant'Anna, à Lisbonne, perpétuent le savoir-faire des azulejos. Cette maison fondée en 1741 exporte désormais 90 % de sa production.

●●● à identifier l'origine des céramiques anciennes sous peine d'amende (3 700 euros), mais la plupart ne le font pas. De plus, lorsqu'on localise des azulejos suspects, la loi ne nous donne que vingt jours pour enquêter : c'est trop peu ! » Néanmoins, avec quelques autres enquêteurs dans le pays, Lucas et ses hommes ont réussi, en presque quinze ans, à faire chuter le trafic d'environ 80 %. Une statistique que l'inspecteur relativise car, de son propre aveu, certains vols restent sous le radar des autorités, faute de dépôt de plainte. Pire : d'après lui, ces méfaits ont repris de plus belle entre début 2017 et 2020 en raison de l'afflux de touristes, et donc d'acheteurs potentiels. Des milliers de pièces ont été descellées de murs d'églises, de palais... L'inspecteur a interpellé sept trafiquants en 2018, six en 2019 et cinq début 2020, avant que la pandémie de coronavirus ne vienne freiner les délinquants. « La difficulté est que notre brigade doit non seulement fournir la preuve du vol mais aussi at-

ter que telle faïence correspond à une série d'azulejos signalée comme arrachée à tel mur, autrement dit résoudre d'inextricables puzzles ! » dit-il. Selon ses calculs, le trafic est lucratif : un seul carreau se négocie en moyenne 1 200 euros s'il date du XVI^e siècle, de 250 à 500 euros pour le XVII^e siècle, de 100 à 125 euros pour le XVIII^e siècle et 10 à 15 euros la pièce datant du siècle dernier. Difficile pour les acheteurs de s'y retrouver entre le circuit de contrebande et le marché légal alimenté par des donations ou des ventes à l'occasion de la rénovation ou la destruction de vieux édifices.

Cette chasse au trésor reflète la valeur de l'azulejo pour le Portugal : plus qu'un élément décoratif, c'est un symbole de son identité. « Chez nous, pas de Louvre ou de statue de la Liberté, mais nous avons cette céramique, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs avec une telle maestria », souligne Maria Antónia Pinto de Matos,

conservatrice en chef du musée national des Azulejos, qui est logé dans un ancien couvent donnant sur le port fluvial de Lisbonne. Au XVI^e siècle, lors d'un voyage à Séville, le roi Manuel I^{er} du Portugal eut le coup de foudre pour les *al zulaýdj* (littéralement « petite pierre polie ») prisés par les Maures, eux-mêmes inspirés par les mosaïques romaines, raconte-t-elle. Des ateliers ne tardèrent pas à voir le jour à Lisbonne, croulant sous les commandes de la monarchie et du clergé.

En longeant les murs du couvent ornés de grandes fresques faïencées, Maria Antónia Pinto de Matos détaille les spécificités de chaque période : les azulejos exclusivement blanc et bleu des origines ; l'introduction plus tardive d'autres couleurs et de thèmes profanes, comme la chasse ou la

pêche, dans les palais au XVII^e siècle ; et surtout l'événement charnière que constitua le tremblement de terre de Lisbonne de 1755, puisque la reconstruction de la ville alla de pair avec la production

MOTIFS BIBLIQUES, FIGURATIFS, GÉOMÉTRIQUES OU SYMBOLIQUES, L'INSPIRATION NE CONNAÎT PAS DE LIMITE

en série de carrelages résistants et faciles à laver. Au fil du temps, les artisans formés aux Beaux-Arts redoublèrent d'inventivité : motifs bibliques, figuratifs, géométriques ou symboliques, leur inspiration ne connut pas de limite. « Le succès des azulejos tient à leur beauté, mais aussi aux histoires qu'ils racontent, telle, ici, celle de ce négociant du XIX^e siècle dont on suit l'existence comme dans une BD », poursuit l'experte en glissant son doigt sur un panneau de trois mètres de long.

Édifices religieux, fontaines, bancs publics, halls d'immeubles, boutiques... Aujourd'hui, au Portugal, les azulejos sont partout. Ils confèrent une beauté hypnotique à bien des monuments, comme la cathédrale de Coimbra, l'église de São Lourenço, en Algarve, ou

encore la gare de São Bento, à Porto. Presque toutes les stations du métro de Lisbonne en sont couvertes. Même l'Oceanarium, deuxième plus grand aquarium d'Europe, bâti à l'occasion de l'Exposition universelle de 1998, en est truffé. Et l'histoire n'est pas près de s'arrêter, puisque les grands créateurs contemporains, tel l'architecte Alvaro Siza Vieira, placent les azulejos au cœur de leurs œuvres. Même les *street artists* s'y sont mis. Notamment Diogo Machado, 40 ans, alias Add Fuel, à qui l'on doit le *Louvor da vivacidade* («éloge de la vivacité»), 200 mètres carrés de bleu et blanc recouvrant un enchevêtrement d'escaliers sur l'avenue Infante Santo.

A deux pas du Tage, dans le quartier d'Ajuda, la fabrique de Sant'Anna, fondée en 1741, continue à produire des azulejos selon les techniques ancestrales. Dans les jardins où les trente-six employés piochent l'argile nécessaire à leurs créations, les murs parés de panneaux anciens, telle une «danse villa-geoise» du XVIII^e siècle, font office de showroom. «Rien, ou si peu, n'a changé ici», remarque fièrement António Tomás, 64 ans, qui a appris de son père et a passé le relais à son fils, José. De salle en salle, il détaille les étapes de fabrication, identiques à celles que suivaient les artisans hispanomauresques : la confection de la pâte, le moule, une première cuisson à 1050 °C, l'émaillage, la seconde cuisson à 940 °C. Plus loin, dans l'atelier de peinture, trois personnes manient le pinceau avec habileté. «Nous proposons plus de 9 000 motifs, avec une perfection si semblable à celle d'autrefois que certains délinquants font passer nos carreaux pour des pièces d'époque après les avoir enfouis en terre deux ans durant, raconte António Tomás. Ils les revendent

jusqu'à 100 fois leur prix initial [soit 100 à 200 euros l'unité] !»

Pourquoi un tel regain d'intérêt ? «La deuxième moitié du XX^e siècle fut une traversée du désert pour les azulejos, ils ne captaient plus, explique Leonor Sá, archiviste et muséologue de formation. Au tournant du XXI^e siècle, les historiens et collectionneurs se sont intéressés à ces faïences. Mais l'immense majorité des Portugais, toujours pas.» Des centai-

vation des azulejos en tant que «patrimoine national». A la clé, la mise sur pied en 2007 de la fameuse brigade spéciale que dirige Domingos Lucas. Puis, la même année, la création de l'association SOS Azulejos, qui répertorie les pièces historiques dans le pays, afin de mettre fin au pillage. Sur son site, on peut voir des photos d'églises ou d'immeubles dépouillés de leur parure polychrome. De plus en plus de citoyens se mobi-

NOS ADRESSES POUR ACHETER SANS RISQUE

CERTIFIÉ D'ÉPOQUE

Le magasin lisboète Solar est l'une des adresses les plus sûres pour acquérir des azulejos anciens sans alimenter le trafic. Carreaux du XVI^e au XIX^e siècle à des prix très variés (10 à 600 €), vendus avec certificat d'authenticité. solar.com.pt

SUR-MESURE

A Alcabideche, près de Cascais (30 km de Lisbonne), l'atelier de Manuel Marquês Antunes offre un large choix d'azulejos faits main (2 à 25 € pièce). Il est même possible de commander des pièces personnalisées. azulejosportuguesesmma.com

ŒUVRES DE MAÎTRES

La famille d'Orey a établi son commerce en plein Chiado, dans le centre de Lisbonne. On y trouve des azulejos anciens (dès 10 €), dont de rares carreaux du XVI^e siècle. Pièce maîtresse, un panneau d'autel du XVII^e siècle d'une valeur de... 40 000 € ! doreytiles.pt

nes d'édifices tombaient en décadence, en leur sein, des pépites qui finissaient dans des tas de gravats ou, au mieux, dans des réserves d'antiquaires. «La réalité est que nous sommes entourés d'azulejos toute notre vie : à la maternité, comme celle où je suis née dans le quartier de la Mouraria de Lisbonne, à l'église où l'on se marie, au cimetière où l'on est enterré, remarque Leonor Sá. Ils sont si présents dans notre existence qu'on finit par ne plus les voir. Or on ne peut protéger que ce à quoi on accorde de la valeur !» C'est pourquoi, en 1999, le spécialiste a lancé un projet de protection des biens culturels au sein de la police judiciaire, avec pour objectif d'œuvrer à la conser-

liser et aider l'association à remettre la main sur les carreaux disparus. Couronnement du combat de Leonor Sá, le 18 août 2017, une majorité de députés ont voté une loi interdisant toute démolition ou enlèvement d'azulejos d'intérêt historique, ce qui limite la réalisation de certains travaux chez les particuliers. L'instimable céramique a même désormais son jour national, le 6 mai. «Notre but est d'inoculer aux futures générations le virus de l'azulejo, explique João Oliveira, le président de l'institut de la police judiciaire qui gère aujourd'hui le projet lancé par Leonor Sá en 1999. Car, à nos yeux, chaque faïence représente un petit morceau du Portugal.» ■

FRANÇOIS MUSSEAU



Geo Magazine / J. Henriot



Voyage dans la vallée d'or

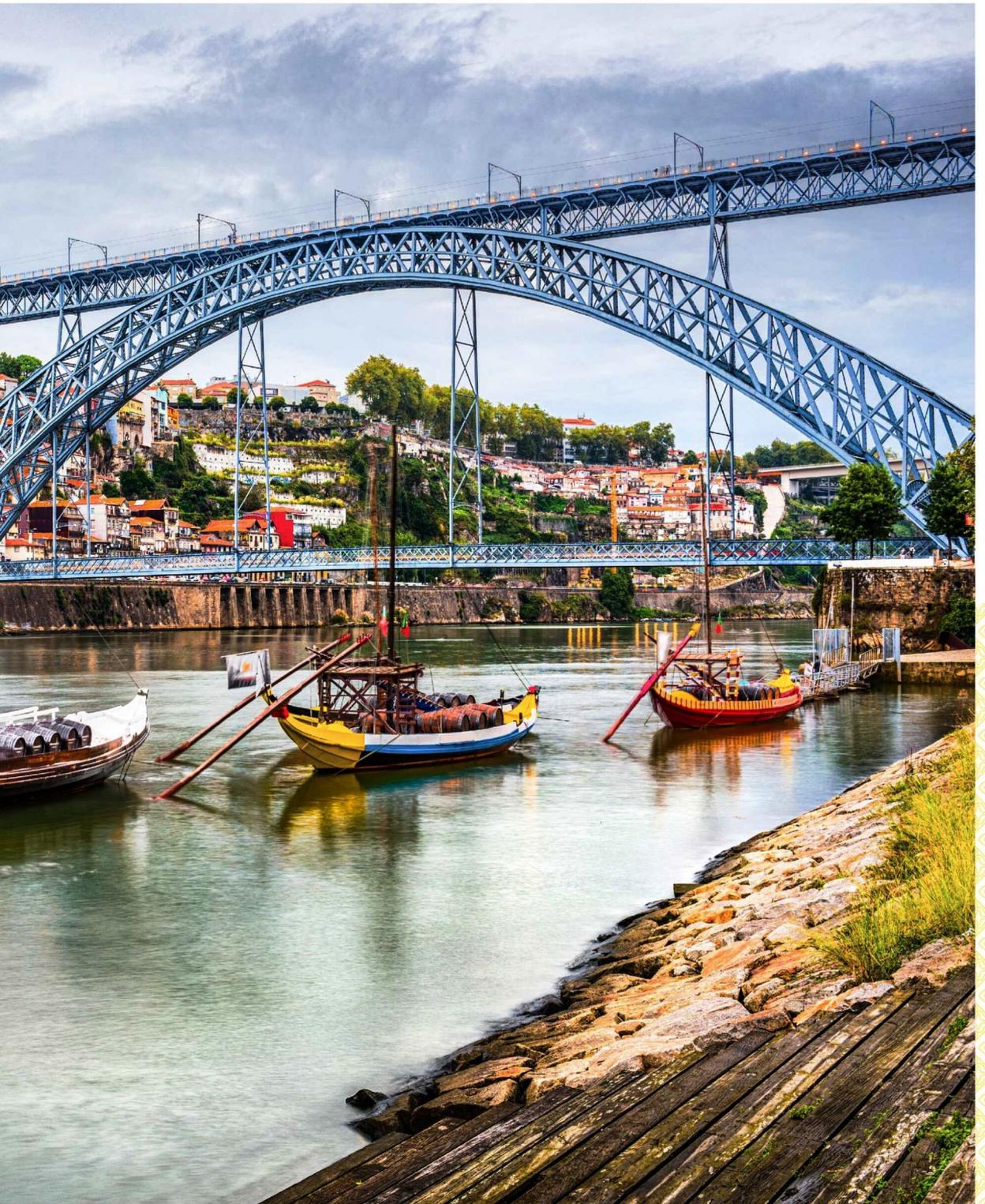
Depuis la frontière espagnole, descendre le Douro, somptueux fleuve au décor campagnard, c'est plonger dans la fabuleuse épopée du Portugal. Une nation petite par la taille, grande par l'ambition.

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

Les rayons du soleil illuminent les berges et leurs vignobles en terrasses. Avec 250 000 ha plantés de ceps, le terroir du Douro est deux fois plus vaste que celui du Bordelais.



Les tentacules de métal du pont Dom Luís, réalisé par un disciple d'Eiffel, relie la vieille ville de Porto à Vila Nova de Gaia, où se trouvent les caves à vin. Des barques à fond plat, qui sillonnaient jadis le fleuve, ajoutent une touche nostalgique au lieu.





Keith Lewin / Photomontage

Pour son architecture Art nouveau – escalier à double volée, plafond vitrail... –, la maison Lello, fondée en 1906 à Porto, figure au palmarès des plus belles bibliothèques du monde.

Avec ses hautes maisons étroites aux façades bariolées, le quartier de Ribeira, qui surplombe les quais de Porto, sur l'estuaire du Douro, fait penser à une toile cubiste.



Depuis le promontoire de São João das Arribas, flanqué d'un ermitage, de l'antique tumulus d'un général romain et des vestiges d'un hameau de l'âge du fer, le fleuve n'est plus qu'une fine bande argentée perdue au beau milieu d'une végétation de genévriers et de chênes-lièges. Une kyrielle de *miradouros* («belvédères») offrent des points de vue imprenables sur les méandres du Douro, mais celui-ci est le préféré d'Alcides Meirinhos, 60 ans, un ancien parachutiste qui ne se sépare jamais de son béret vert. L'homme s'enorgueillit de rappeler que cette portion du cours d'eau fait office de démarcation entre Espagne et Portugal depuis déjà plus de sept siècles : le traité d'Alcañices, signé en 1297, est le plus vieux du monde

à avoir défini des frontières qui sont toujours en vigueur.

Douro. Le nom de ce fleuve est déjà une promesse de grandeur : certains Portugais aiment à croire qu'il provient de la contraction de «*de ouro*», «d'or» – les linguistes pensent plutôt que sa racine renvoie au mot «dur». Mais c'est vrai que sa vallée raconte un âge d'or : occupée depuis la préhistoire, comme en témoignent des myriades de gravures pariétales [voir encadré], elle est émaillée de villages de charme et de fabuleux palais, églises ou ouvrages d'art. Ses coteaux sont couverts depuis l'Antiquité par de magnifiques vignobles en terrasses, dont est tiré un élixir unique qui a conquis la planète : le porto. Suivre le cours de ce fleuve, ce n'est pas seulement s'émerveiller devant un «poème géologique», comme le qualifiait l'écrivain Miguel Torga (1907-1995) : c'est remonter le temps et plonger dans la grande épopée d'une petite nation.

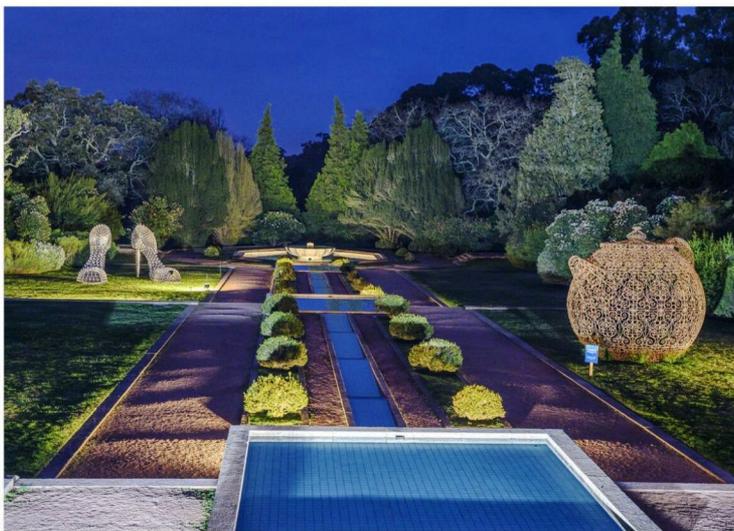
**CIGOGNES NOIRES
ET MILANS ROYAUX SONT ICI
EN LEUR DOMAINE, LEUR
VOL PLANÉ SUR LES GORGES
DONNE LE VERTIGE**

Après avoir pris sa source dans les monts de Castille, le Douro sert, sur 122 kilomètres, de barrière naturelle entre l'Espagne et le Portugal. Pour les Portugais, c'est la «frontière humide». Là, le fleuve offre son tracé le plus spectaculaire et le plus sauvage, creusant son lit dans de profonds canyons, slalomant dans des gorges à donner le vertige, sous l'œil des cigognes noires, des milans royaux et des faucons pèlerins, qui sont ici en leur domaine : cette portion est protégée au sein d'un parc naturel depuis 1998. Pour admirer de plus près les sombres parois granitiques qui encadrent les flots, des bateaux lèvent régulièrement l'ancre depuis le petit port de Miranda, bourgade de 7 000 âmes. Les habitants de cette région reculée ont le voisin espagnol en bonne estime et considèrent que leur culture est le fruit d'un heureux syncrétisme hispano-portugais. «Notre folklore est unique», insiste Henrique de

Jesus Fernandes. A 50 ans, ce natif de Sendim, 1 500 habitants, dans la municipalité de Miranda, juché sur un plateau à une enclavure de l'Espagne, est connu dans les parages comme *o gaiteiro*, «le joueur de cornemuse». Il fait partie de la quatrième génération d'une famille de musiciens et accompagne, avec des amis tambours, les *pauliteiros*, des danseurs – surtout des hommes – qui, en rythme, exécutent des pas très particuliers tout en entrechoquant des bâtons. Leurs chorégraphies, un tantinet belliqueuses, n'existent nulle part ailleurs que dans le nord-est du Portugal.

Si les habitants du Haut-Douro ont perpétué leurs coutumes, c'est parce que la fameuse «frontière humide» fut longtemps une enclave négligée. «Une sorte d'île coupée du reste du Portugal : il a fallu attendre 1932 pour voir l'apparition du train, puis les années 1950 et 1960 pour celles des routes goudronnées ainsi que trois barrages hydroélectriques», souligne le géographe Carlos Ferreira, spécialiste de la région. On y ●●●

Une théière et des escarpins géants, allégorie de la condition féminine selon l'artiste Joana Vasconcelos, plongent les jardins de la fondation Serralves, à Porto, dans une atmosphère onirique.



Henrietta Velazquez / Gettyimages



La *linha do Douro*, pittoresque voie ferrée, longe le fleuve et fait escale à Pinhão, dont la gare, inaugurée en 1880, est un petit bijou : vingt-quatre panneaux d'azulejos racontent la culture de la vigne.

●●● parle même un idiome à part, originaire des anciens royaumes espagnols des Asturies et de León : le mirandais. En 1999, victoire pour les locaux, il a été reconnu comme seconde langue officielle – et tant pis s'il ne compte que 8 000 locuteurs. Dans une ruelle de Miranda, il a aussi, depuis 2014, sa « maison mère », une demeure en granite du XVI^e siècle ornée de sculptures érotiques. « *Eiqui falamos mirandés* », « ici, on parle le mirandais », indique un écriteau. A l'intérieur, on trouve quantité de classiques traduits dans cette langue, de la Bible aux *Lusiades*, le célèbre poème épique de Luís de Camões racontant la naissance de l'Empire portugais, publié en 1572, moins d'un siècle après la découverte de la route des Indes par Vasco de Gama.

Au fil des siècles, la petite nation a souvent dû guerroyer pour contrer des invasions, généralement espagnoles mais pas seulement. Les troupes napoléoniennes aussi firent une incursion dans la région, poussant jusqu'à Amarante, splendide cité noyée

sous les saules et abreuvée par l'un des principaux affluents du Douro, la Tâmega. En 1809, pour faire barrage aux soldats français, une foule de citoyens se pressa sur le pont de pierre, conçu au XIII^e siècle par un moine dominicain du nom de Gonçalo, pour permettre d'aller et venir d'une rive à l'autre sans se soucier des fréquentes et redoutables crues de la Tâmega. « Armés de bâtons, de faux et de fourches, nos ancêtres résistèrent héroïquement ! insiste une habitante, Aida Guerra, 44 ans, tout en lisant la plaque commémorative en bronze accrochée sur un pilier de l'édifice, qui marque toujours l'entrée de la vieille ville. Vous savez, ce pont représente tout pour nous ! » Dans des roulements de tambours, les 56 000 Amarantais le traversent en procession chaque 10 janvier, à l'occasion de la fête du saint homme, sous une pluie d'œillets, fleur symbole de la pacifique révolution portugaise de 1974.

**LE MIRANDAIS,
PARLÉ SEULEMENT PAR
8 000 PERSONNES,
EST LA SECONDE LANGUE
OFFICIELLE DU PAYS**

Passés la « frontière humide » et ses ravins encaissés, le Douro s'étire en un élégant lacet. Là se déploie un paysage extraordinaire de vignobles étagés sur des collines, telles des rizières. Pierre après pierre, les pentes avaient été sculptées par l'homme depuis l'Antiquité. Mais l'an 1756 marqua un tournant, quand le marquis de Pombal, le Colbert portugais, décida de classer chaque parcelle selon ses propriétés (cépage, altitude...) et de les délimiter par des bornes de granite, créant ainsi, avant la lettre, la première appellation d'origine contrôlée de la planète ! En ce jour de décembre, Alvaro Martinho, un ingénieur agronome de 48 ans, arpente les rangées de cep qui s'accrochent sur des pentes dont l'inclinaison peut atteindre 60 %. Dans un enthousiasme théâtral souligné avec

force gestuelle, il apostrophe le visiteur : « Vous voulez connaître les mystères du Douro ? Comprendre comment un environnement aussi rude a pu donner un vin aussi sophistiqué

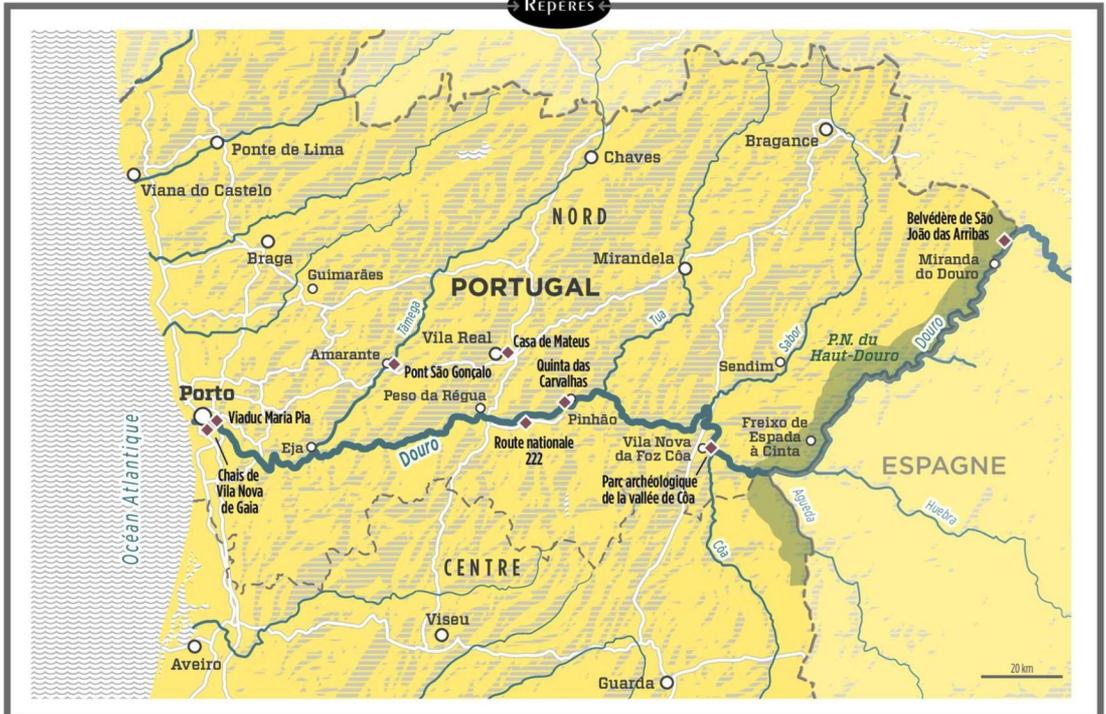
que le porto ? La réponse est là ! » Et de désigner des racines de vigne qui s'immergent sous terre entre des blocs de schiste, se faufilant à travers le moindre interstice. « Ces plantes sont d'une intelligence et d'un métabolisme incroyables : elles ont su tirer parti de ce sol a priori pauvre, poursuivit le spécialiste. Aujourd'hui, dans la vallée, on cultive quelque 120 variétés endémiques de raisin. » Un atout de taille quand on sait que le porto, ce cru d'alchimistes, est élaboré en mélangeant les meilleurs cépages de la région. Cela fait désormais un quart de siècle qu'Alvaro dirige la Quinta (exploitation) das Carvalhas, qui s'étend sur 500 hectares. Tout en augmentant la production, il a transformé les lieux en petit paradis, plantant des jardins ●●●



Bruno Alves / Hemisfit

On les appelle les *pauliteiros*. Ces danseurs armés de bâtons perpétuent les traditions du Haut-Douro, une région encore très isolée, à la frontière espagnole.

Repères







Ce miroir d'eau reflète la splendeur baroque de la Casa de Mateus, bâtie au XVIII^e siècle à Vila Real, vingt kilomètres au nord du fleuve. Monument national depuis 1911, le palais accueille une fondation vouée à la musique, à la littérature et aux arts plastiques.

●●● autour des corps de ferme, ponctuant les vignes de cyprès et de magnolias, et aménagement des promontoires dotés de bancs où l'on peut s'asseoir pour contempler les courbures du fleuve... L'homme fait partie des 30 000 propriétaires récoltants qui se partagent un immense terroir : 250 000 hectares – soit deux fois la superficie du Bordelais ! Toute la région produit du vinho do douro, similaire aux vins espagnols de la Rioja, mais un cinquième seulement des parcelles a rempli le très strict cahier des charges leur permettant d'être sélectionnées pour donner naissance au fameux porto.

En contrebas de la Quinta das Carvalhas, on découvre la bourgade de Pinhão, au charme suranné avec ses petites maisons blanches, sa promenade de bord de fleuve, ses péniches en bois à l'ancrage, son hôtel chic de type colonial et sa gare ferroviaire décorée d'azulejos polychromes. Sur la vaste terrasse devant leur agréable restaurant avec vue sur le fleuve, le Writer's Place, Antonio Ribeiro et Marie Almeida se désolent que «la pandémie ait vidé leur village», habituellement fréquenté chaque année par quelque 400 000 touristes. Au départ de Pinhão s'élançait en effet la route nationale 222, l'une des plus belles routes du Portugal avec ses vingt-sept kilomètres de zigzags à fleur d'eau. Quinta Dona Matilde, Fornisa ou Yacaria... En chemin, on dépasse des dizaines d'exploitations et leurs vignobles en terrasses. Un petit air d'Asie. La voie sinueuse débouche ensuite sur le barrage de Bagáuste et, plus loin en aval, sur Peso da Régua. L'intérêt principal de cette cité sans charme, considérée comme la capitale administrative du vin, est la Casa do

Douro, un imposant bâtiment Arts déco édifié en 1944, siège à l'époque de la Fédération syndicale des producteurs du Douro, depuis transformé en musée. Sur le mur principal, un triptyque en vitrail relate comment, avant l'essor du rail et de la route, étaient acheminés les tonneaux des *quintas* jusqu'à Porto, à bord de fins bateaux en bois à fond plat, les *barcos rabelos*, seuls capables, alors, de remonter le cours tumultueux du fleuve. Paula Costa, 53 ans, qui tient en centre-ville le petit café-restaurant Nacional, montre sur son Smartphone des photos sépia où l'on voit ses grands-parents assurer, pour leur part, le transport des grappes à dos de bœuf jusqu'aux cuves où les raisins étaient foulés aux pieds. «Je n'éprouve aucune nostalgie de cette époque,

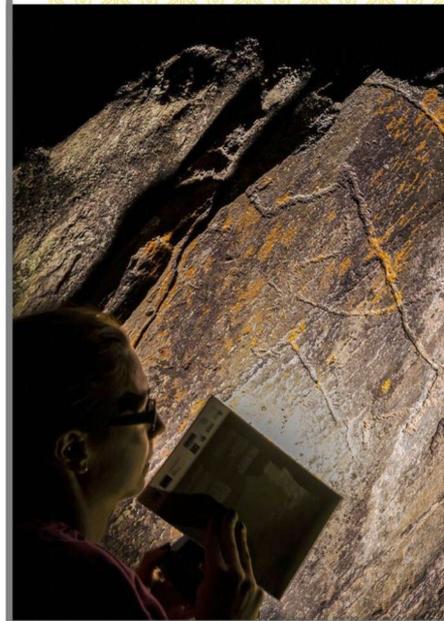
dit-elle. Avant, le Douro était pour nous souvent synonyme d'inondations terribles. Depuis 1973, grâce au barrage, c'est surtout un fleuve magique qui attire les étrangers » A Porto, le long des quais, sont

amarrés une poignée de *barcos rabelos*. Peints de couleurs vives, les vieux esquifs à fond plat ne servent plus guère que de décor. Ils tangent non loin d'embarcations de croisière modernes qui naviguent jusqu'à Miranda et la frontière espagnole en deux ou trois jours, ou vers les six superbes ponts qui enjambent le fleuve en amont, en une heure aller-retour. Une fois l'an, le 24 juin, la voile carrée des *barcos rabelos* est hissée : producteurs et négociants des crus de porto s'affrontent lors d'une régates folklorique.

En face, sur la rive gauche, dans la cité de Vila Nova de Gaia où l'on se presse toute l'année pour des dégustations, les grandes enseignes du porto ont toutes leurs chais. Sandeman, Porto Cruz, Fonseca, Ramos Pinto... Mais ●●●

**CHAQUE 24 JUIN,
PRODUCTEURS
ET NÉGOCIANTS EN VIN
S'AFFRONTENT LORS D'UNE
RÉGATE FOLKLORIQUE**

« Au paléolithique,
les artistes de
la vallée de Côa
gravèrent leurs œuvres
à la vue de tous »



Des silhouettes stylisées de chevaux, d'aurochs, de chamois... Tout le long des dix-sept derniers kilomètres de la rivière Côa avant qu'elle ne se jette dans le Douro, affluent, sur d'immenses parois de schiste, des milliers de gravures, dont les plus anciennes datent de 30 000 ans avant notre ère. Découvert en 1991, ce musée à ciel ouvert, émouvant témoignage du paléolithique supérieur déployé sur un territoire de 200 kilomètres carrés, ne possède pas d'équivalent en Europe. Il a pourtant bien failli être englouti suite à la construction d'un barrage hydroélectrique, dans les années 1990. Sauvé des eaux en 1995 après une longue bataille, ce site d'exception a été inscrit sur la liste du

patrimoine mondial par l'Unesco en 1998. Depuis, il est ouvert aux visites guidées. Décryptage avec Thierry Aubry, docteur en préhistoire et responsable scientifique du parc archéologique de la vallée de Côa.

CEO Qu'est-ce que les gravures de Côa révèlent des hommes qui les ont réalisées ?

Thierry Aubry Qu'il s'agissait d'une société très mobile, se déplaçant ou échangeant des informations et des matériaux sur une région d'au moins 400 kilomètres carrés, depuis ce qui est aujourd'hui la petite ville de Rio Maior, au nord de Lisbonne, jusqu'à Valladolid, en Espagne. En attestent la similitude des styles de gravures dans toute cette zone, mais aussi l'étude des silex utilisés dans la vallée de Côa : ils étaient

constitués d'une roche qui ne provient pas d'ici. Comme ils évoluaient dans une géographie variée, entre la Meseta – le vaste plateau castillan – et les gorges du fleuve Douro et de ses affluents, les groupes de chasseurs-cueilleurs de Côa avaient accès à une grande diversité de ressources. Leur installation a ainsi pu s'étendre dans le temps de façon remarquable : de 30 000 à 12 000 ans avant notre ère.

Dans cette vallée, les dessins n'ont pas été ciselés dans des cavernes, mais en plein air. S'agit-il d'une exception du paléolithique en Europe ?

Difficile de répondre à cette question. Mais l'existence de ce site et de quelques autres beaucoup plus petits en Espagne, ainsi que d'un rocher gravé dans l'est des Pyrénées, tend à prouver que les gravures à ciel ouvert correspondaient à une réalité importante de l'époque, et remet en cause l'idée que ces formes d'expression étaient limitées à des sanctuaires pour privilégiés. Dans ces sociétés, l'art n'était pas séparé de la vie quotidienne. On le sait car on a retrouvé, à proximité des pierres taillées, des ossements et divers outils utiles au jour le jour.

À côté des tâches essentielles à leur survie, ces hommes s'attachaient donc à modifier leur espace naturel. À l'aide de sortes de pics en pierre très résistante, de forme pyramidale à l'extrémité, ils piquetaient, rainuraient ou incisaient des figures animales sur les parois, principalement des chevaux (photo), des aurochs, des bouquetins ou des cerfs. Ils ne représentaient pas les animaux qu'ils mangeaient

le plus souvent, comme le sanglier ou le lapin, mais plutôt ceux qui portaient une symbolique forte, quasi mythologique. Plus que les thèmes ou les motifs, c'est le fait que ces gravures étaient intégrées au paysage et visibles par tous qui est original. On pense aussi que ce site rupestre était un lieu où des groupes dispersés se retrouvaient régulièrement, cycliquement, pour échanger et obéir aux mêmes symboles. Je ne pense pas que l'on puisse parler de religion, mais plutôt de totémisme. Et dans tous les cas, on a bien affaire à une culture.

Dans ce contexte, peut-on parler d'art ?

Oui, car chacun des graveurs apportait sa touche personnelle. Le style est commun, mais la manière de faire est clairement individuelle. Par exemple, sur certaines représentations de profil, les herbivores possèdent plusieurs têtes, ce qui insuffle une notion de mouvement et de narration plusieurs dizaines de milliers d'années avant l'apparition du cinéma ou des dessins animés ! D'autres artistes insistaient sur une position particulière de la queue, sur des détails morphologiques du museau des aurochs ou encore la position de leurs oreilles, la courbure de leurs cornes... Les nuances sont innombrables. Et, à la fin du paléolithique, les œuvres s'ornaient parfois même de signes abstraits. Néanmoins, ce n'était pas un divertissement ni de l'artisanat, encore moins des graffitis. Ces images avaient clairement un sens et contribuaient à structurer leur société. ■



Pierre taillées / Wikimedia



Ben Armand / iStock

Flèche de granite (à g.), la Torre dos Clérigos domine depuis 1748 le centre animé de Porto, dont elle est devenue l'emblème. Jadis, ce clocher, le plus haut du pays (75 m), servait de phare.



Moritz Wolf / Anzen

●●● aussi Taylor's, l'une des plus anciennes, dont l'entrée ressemble à un cottage, doté d'une pergola bardée de vignes. «Notre maison oscille entre l'Angleterre et le Portugal depuis qu'un Britannique, Job Bearsley, l'a fondée ici en 1692, avec un sacré flair !» explique Margarida Morgado, la chargée de communication, qui ouvre les portes du vaste entrepôt où les crus vieillissent dans d'énormes barriques. Du flair, il en fallait, car c'est seulement au XVII^e siècle que les Portugais inventèrent le nectar devenu célèbre dans le monde entier et qui porte le nom de leur cité. A cette époque, pour permettre au vin de supporter les longs voyages en mer, ils tentèrent de bloquer sa fermentation en ajoutant de l'eau-de-vie au raisin pressé. Surprise, le breuvage prit des notes liquoreuses qui ravirent notamment... les Britanniques. En 1703, le traité commercial de Methuen prévoyait que les crus portugais naviguent jusqu'au Royaume-Uni et

**GRÂCE À SES VINS,
PORTO A CONNU
DES HEURES FASTES
ET AMASSÉ UNE
PETITE FORTUNE**

qu'en retour, textiles, cuirs et lainages soient débarqués ici.

Avant la pandémie, à Porto, 1,4 million de valeureux visiteurs – à 85 % étrangers – grimpaient chaque année les 240 marches qui s'entortillent jusqu'au sommet d'un campanile rococo, la Torre dos Clérigos. «Jadis, grâce à cette "tour des clercs", érigée en 1738, on pouvait surveiller tous ceux qui entraient ou sortaient de la ville», raconte son directeur, António Tavares. De là-haut, à soixante-quinze mètres du sol, le panorama se déploie à 360 degrés, dans toute sa superbe :

la marqueterie de toits de tuiles rouges sur les collines, l'imposante silhouette de la Sé (la cathédrale), les reflets des ponts dans l'onde, l'alignement géométrique des immenses chais de Vila Nova de Gaia et, là-bas, plein ouest, la rencontre entre le Douro et l'Atlantique... Grâce à l'exportation de ses meilleures cuvées, la deuxième ville du Portugal, 156 000 habitants, connut des heures fastes. La petite

fortune amassée lui permit, par exemple, de renforcer et compléter, jusqu'au XVIII^e siècle, les anciennes fortifications romaines, dont il reste de beaux vestiges, et d'édifier une université réputée, en 1911. Les négociants en vin, eux, financèrent, en 1834, via la puissante association des commerçants de la ville, la construction du somptueux palais de la Bourse, aujourd'hui monument national ouvert au public. «Il s'agissait d'en mettre plein la vue !» plaisante son directeur, Miguel Pinto Maria, tout en décrivant le luxe et le raffinement des salles, parées de boiseries, de marbre, de cristal... Sans compter la surprise à l'étage, en face d'un bureau occupé par Gustave Eiffel à l'époque où il conçut les plans du viaduc ferroviaire Maria Pia, inauguré en 1877 quelques kilomètres en amont. Sûr de son effet, Miguel Pinto ouvre les portes du salon mauresque, inspiré de l'Alhambra de Grenade et recouvert de... dix-huit kilos d'or ! Il fallait au moins cela pour rendre gloire à la généreuse vallée du Douro. ■

FRANÇOIS MUSSEAU

Petit bijou Art nouveau ouvert à la Belle Epoque, en 1921, le café Majestic a inauguré à Porto la tradition de la tertúlia, des rendez-vous autour d'un verre entre artistes et intellectuels.

REGARD



ARGOplay

Scannez
cette page pour
découvrir plus
de photos
de ce reportage.
Tuto p. 12

LES CHEVALIERS MASQUÉS

En République démocratique du Congo, des artistes rivalisent de créativité pour attirer l'attention sur les maux dont souffre le pays : misère, délabrement sanitaire, violences faites aux femmes, enfances gâchées... Tels jadis les sorciers ou initiés de cultes animistes, ils déambulent dans les rues de la capitale cachés sous des costumes recouvrant intégralement le corps. Pour confectionner ces «masques», ils utilisent la matière première la plus abondante dans leurs quartiers, les déchets, et une arme secrète, l'ironie. Le photographe Stéphan Gladieu a été témoin de leur art du détournement.

DE KINSHASA

Le retraitement des rebuts ? Une illusion ! Sculpteur sur métal et performeur autodidacte, Junior Mvunzi, 30 ans, a créé ce guerrier en boîtes de conserve parce qu'il considère que son pays se transforme peu à peu en décharge. Responsables, selon lui, les multinationales qui, depuis l'Europe, envoient pour recyclage en RDC composants électroniques, ordinateurs, téléviseurs ou téléphones hors d'usage, alors qu'en réalité, leurs partenaires locaux censés s'en charger n'ont, souvent, ni les moyens ni l'intention de le faire.

PAR ANNE CANTIN (TEXTE) ET STÉPHAN GLADIEU (PHOTOS)



Des messages qui valent leur pesant de plumes Depuis quinze ans, le performeur Junior Longalonga, dit Savant Noir, 36 ans, a inventé de nombreux personnages, dont le dernier, lors de l'été 2020, est *Robot Covid-19*. Un costume avec lequel il déambule pour enjoindre la population à respecter les gestes barrières. Il l'a couvert de plumes de poulet, qui représentent à ses yeux la force de protection des ancêtres. Même procédé pour le masque ci-dessus, le plumage étant collé sur une redingote et un haut-de-forme évoquant l'autorité des colons. A ses pieds, des poules factices cachent la sono qui anime ses prestations.

Ces tongs en disent très long En RDC, les chaussures sont un marqueur social fort. Autrefois, tout le monde portait des tongs, appelées ici babouches. Mais, depuis l'arrivée des baskets de contre-façon, au milieu des années 2000, ces modestes sandales sont réservées aux plus pauvres. L'artiste Patrick Kitete en a récupéré des dizaines dans les rues des bidonvilles de Kinshasa pour créer ce monstre aux allures de Gorgone. Dans ce pays où les deux tiers de la population vivent en dessous du seuil de pauvreté, les chaussures en cuir sont, à l'inverse, un signe évident de richesse.

ONG \ HORIZON VIE

M SON DE COUTURE MIRADI M



E AUTO

AL (EXODE 14.14)

ID.N.01-929-N61576T

CHANGE & ACCESSOIRES





Une façon unique de rallumer la lumière Ce costume fait de câbles et de prises de courant permet à sa créatrice, Falone Mambu, plasticienne et peintre de 29 ans, formée à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa, d'incarner «la femme électrique». Un personnage qui évoque à la fois les coupures de courant quotidiennes, les incendies causés par des infrastructures déficientes et les électrocutions dues à des branchements illicites ou à des câbles traînant dans la rue. Autre combat de Falone : les violences que subissent les femmes. Elle-même victime de viol, elle les évoque au travers de tableaux ou lors de conférences.

Des souvenirs macabres de la période coloniale Ce spectre constitué de morceaux de chambre à air en caoutchouc est un hommage aux Congolais ayant souffert dans les exploitations d'hévéas pendant les vingt-trois années (1885-1908) où le Congo a été la possession personnelle de Léopold II, roi des Belges. L'artiste Junior Longalonga a voulu ce masque sans mains pour rappeler que ceux qui refusaient de travailler dans le secteur du caoutchouc (dont Léopold II s'était arrogé le monopole) ou qui n'étaient pas assez productifs, étaient amputés d'une, voire des deux mains.



La pollution gangrène les quartiers pauvres Sous ce masque fait de pièces automobiles en plastique (des gaines d'aération par exemple) se cache un plasticien de 34 ans, Kilomboshi Lukumbi Hénoek, dit Pape Noire. A Kinshasa, il réside dans le quartier appelé Industriel, commune de Limete, où l'air, l'eau et le sol sont pollués par les solvants, les fumées d'usine et le gasoil émanant des groupes électrogènes. L'artiste dénonce les atteintes à l'environnement dans son pays et la mauvaise gestion des ordures.

Ces orphelins qu'il faut protéger Teddy Dioko, 15 ans, a grandi seul dans les rues de Kinshasa. Il fait partie de ces habitants des bidonvilles de la capitale qui ont créé leur propre masque sous l'impulsion des artistes sortis de l'Académie des beaux-arts. Accueilli par le collectif de performeurs «Ndaku ya la vie est belle», qui lui a prodigué des conseils et prêté du matériel, il a bricolé ce costume pour exprimer la précarité des orphelins comme lui. «Je n'avais pas de jouets, a-t-il confié à Stéphan Gladieu. Alors, je m'amusais avec du carton. Le carton est comme les enfants, si on n'en prend pas soin, il se froisse et part en morceaux.»

VIVRES

FRAIS

MINI ALIMENTATION
Chez KATY



VIVRE FRAIS
POISSON
MABUMU
MABUNDU
ZILAPIA

OSD
ANZI
YABU
IBE

EQUA
MAMALI
AWA
1000FC





Un regard sans concession sur «Kin la Poubelle» Accumulation de gobelets, de tubes de cosmétique ou de pots de yaourt... Cette œuvre, intitulée *la Femme plastique*, a été façonnée par Sarah Ndele. Formée à l'Académie des beaux-arts de la capitale congolaise, cette trentenaire aborde ainsi l'absence de traitement des ordures ménagères par les autorités. Les quartiers périphériques des villes congolaises sont en effet presque toujours bâtis sur un sol spongieux, fait de plusieurs dizaines de centimètres de déchets, qui parfois se consomment en d'interminables feux souterrains. Longtemps surnommée Kin la Belle, Kinshasa a gagné le triste sobriquet de Kin la Poubelle.

A la recherche des valeurs fondamentales Né en 1980 dans une famille de lignée princière, Athou Molimo s'exprime sur des enjeux universels (inégalités, esclavage...) et intimes, telle la spiritualité – il a été musulman, bouddhiste, chrétien et se dit aujourd'hui «sans religion». Il crée des personnages souvent nus et stylisés. Ici, il apparaît avec les attributs d'un sorcier (cloche mystique, corps couvert de kaolin...), la tête coiffée d'un téléviseur, cette «folle du logis qui fait perdre la tête aux gens».

Mère LOGIQUE



HEZ
"GO



«AVEC CES MASQUES, LES JEUNES KINOIS RETROUVENT AUSSI LEURS RACINES»



STÉPHAN GLADIEU |
PHOTOGRAPHE

Héréros de Namibie, Yorubas du Bénin... ces peuples que le photographe Stéphane Gladieu prend pour sujet ont, selon lui, un point commun : ils vivent à la fois au cœur et en dehors du monde. «A l'heure où la mondialisation entraîne un lissage culturel, ce qui m'intéresse chez eux, c'est qu'ils ont préservé une identité propre», dit-il. Ce désir d'aller à la rencontre de gens ayant choisi des «voies qui résistent à l'uniformisation» l'a conduit en République démocratique du Congo, dans les quartiers déshérités de Kinshasa, auprès de jeunes performeurs. Ces artistes, formés aux Beaux-Arts ou autodidactes, se produisent spontanément dans les rues ou lors de festivals et de concerts, cachés sous un masque intégral fabriqué à partir des déchets qui étouffent leur ville. «Ils parlent de misère, d'iniquité, d'écologie, de recyclage, de redistribution des richesses, explique le photographe. Ils le font de manière si créative et si proche de leurs racines – les masques étaient autrefois au cœur des pratiques rituelles du Congo – que cela mérite que l'on mette en valeur leur art.» Après un travail d'approche long de plusieurs mois, Stéphane Gladieu a parcouru les rues de Kinshasa avec les artistes à la recherche des décors qui correspondaient le mieux à la symbolique de leurs masques. «J'avais à cœur que ces photos soient à la fois ancrées dans le réel et légèrement décalées pour créer un effet de surprise.» Comme toujours lorsqu'il effectue des portraits, Stéphane n'a pas rémunéré ses sujets. Cependant, ces jeunes étant souvent à court d'argent, il a aidé certains à acheter du matériel (colle, etc.) pour réparer ou terminer leur costume. ■

ANNE CANTIN

Le précurseur Eddy Ekete, peintre et plasticien de 43 ans, passé par les Beaux-Arts de Kinshasa et de Strasbourg, vit en France. Chaque année, il organise dans la capitale congolaise le Kinact, un festival de six semaines réservé à la performance artistique. Ce masque en canettes d'aluminium est le premier qu'il a créé, au début des années 2010, pour souligner l'accumulation d'ordures dans la ville. Depuis, il en a fabriqué un autre sur le même thème, constitué de sacs plastique. A l'origine d'une coopérative d'artistes, Eddy aide aussi les enfants des rues à fabriquer leurs propres masques.

BLAKE & MORTIMER

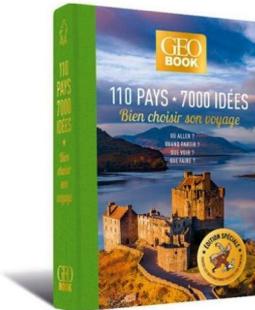
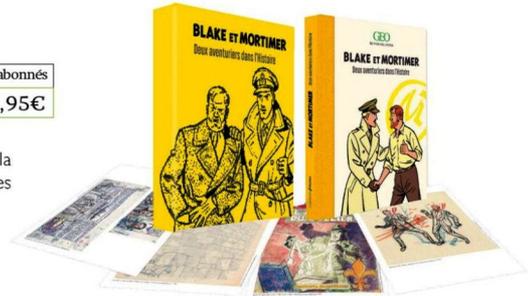
Edition collector

Et si vous remontiez le temps en compagnie du duo le plus célèbre de la bande dessinée, Blake et Mortimer, pour découvrir sous un nouveau jour les grands événements du XXe siècle ?

10 tirés à part en cadeau ! Tirage limité.

Éditions GEO - Format : 26,5 x 33,6 cm - 128 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
47,46€	49,95€



GEOBOOK COLLECTOR TINTIN - 110 PAYS 7000 IDÉES

Bien choisir son voyage

Le best-seller GEOBOOK se réinvente avec une édition spéciale Tintin et 50 pages de bonus, pour trouver le voyage qui vous ressemble parmi une multitude d'idées. Du Sahara à New York, de l'Himalaya aux forêts d'Amazonie et aux landes d'Écosse, partez comme lui à la découverte du monde.

Éditions GEO - Format : 19,1 x 25 cm - 440 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
28,45€	29,95€

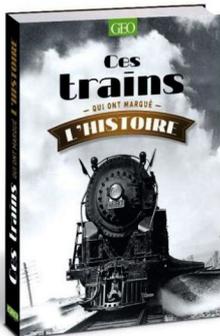
BOÎTE GEO QUIZ TINTIN

Partez à l'aventure !

Le jeune reporter vous emmène à la découverte du monde et de l'histoire. Grâce à ses 400 questions, mettez-vous au défi et devenez l'historien ou le globe-trotteur de la soirée !

Éditions GEO - Format : 24,5 x 19,5 x 4,8 cm - 200 cartes + 1 livre de 120 pages

Prix
16,95€



CES TRAINS QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE

Dossier Spécial

Embarquez à bord des légendes du rail et partez à la découverte des trains emblématiques et des métiers qui ont changé l'Histoire de l'humanité ! Des années de conquête industrielle, racontées par les reporters de GEO.

Éditions GEO - Format : 23,3 x 28,7 cm - 152 pages

Prix
24,95€

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

HEROBOOK

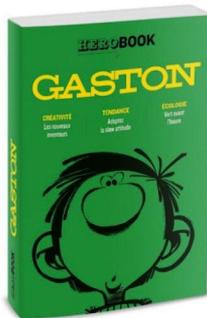
VOS HÉROS COMME VOUS NE LES AVEZ JAMAIS LU !

C'est un nouveau concept innovant qui donne la parole à vos héros préférés ! Plongez-vous dans l'univers du Chat, de celui de Gaston et/ou celui de Corto Maltese et découvrez toutes leurs facettes. Inclus à l'intérieur : posters, cartes postales, dépliant et autres infographies et informations étonnantes.

Prix	
abonnés	non-abonnés
14,45€	14,99€

Prix
16,99€

Prix
16,99€



POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO505V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

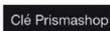
Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur  **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur**



Situé en bas du menu sur mobile

3 Je saisis la clé Prismashop

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de 78€ (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.**

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Blake & Mortimer	13873
GEOBOOK Collector Tintin	13853
GEO Quiz Tintin	13868
Ces trains qui ont marqué l'histoire	13946
HeroBook Le Chat de Geluck	13837
HeroBook Gaston	13797
HeroBook Corto Maltese	13875

Participation aux frais d'envoi	+ 4,50 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 30/12/2021. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Media au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.



Total général en € :

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

LA BEAUTÉ

Dans le Nord pakistanais, au pied de la majestueuse chaîne du Karakorum, près de la ville de Skardu, (province du Gilgit-Baltistan), une barque de pêcheurs fend les flots paisibles de l'Indus. Ici, à plusieurs centaines de kilomètres de sa source au Tibet, le fleuve n'est pas encore pollué.



PAR SOLÈNE CHALVON-FIORITI (TEXTE) ET ORIANE ZERAH (PHOTOS)

VÉNÉNEUSE

DU FLEUVE INDUS



PAKISTAN

SES RIVES ONT VU
NAÎTRE L'UNE
DES PLUS ANCIENNES
CIVILISATIONS AU
MONDE. AUJOURD'HUI,
ELLES SONT
ENVAHIES DE DÉCHETS.
ESSENTIEL À LA
POPULATION DU
PAKISTAN, LE GRAND
COURS D'EAU SACRÉ
QUI COULE ENTRE
TIBET ET MER
D'ARABIE JOUE À
PRÉSENT SA SURVIE.



ARGOplay

Scannez
cette page pour
découvrir plus
de photos
de ce reportage.
Tuto p. 12

Près de Dasu, dans la province de Khyber Pakhtunkhwa (nord-ouest du Pakistan), les berges font office de chemin des écoliers. Dans ce décor majestueux, l'Indus n'est encore qu'un gros torrent turbulent qui zigzague dans des vallées escarpées.



IL N'EST QU'UN TORRENT HIMALAYEN



✿ CES CITÉS ANTIQUES

Dans la province du Sind, rive droite, se dresse la forteresse de Mohenjo Daro («le mont des Morts»). Un site encore mal connu. Des fouilles entreprises en 1921 ont permis de mettre au jour une cité bâtie en brique cuite, datant du troisième millénaire avant notre ère et possédant un système d'égouts.



CONSERVENT LEUR PART DE MYSTÈRE





**LE «PEUPLE-OISEAU»
VIT EN OSMOSE
AVEC LA NATURE
DEPUIS
DES MILLÉNAIRES**



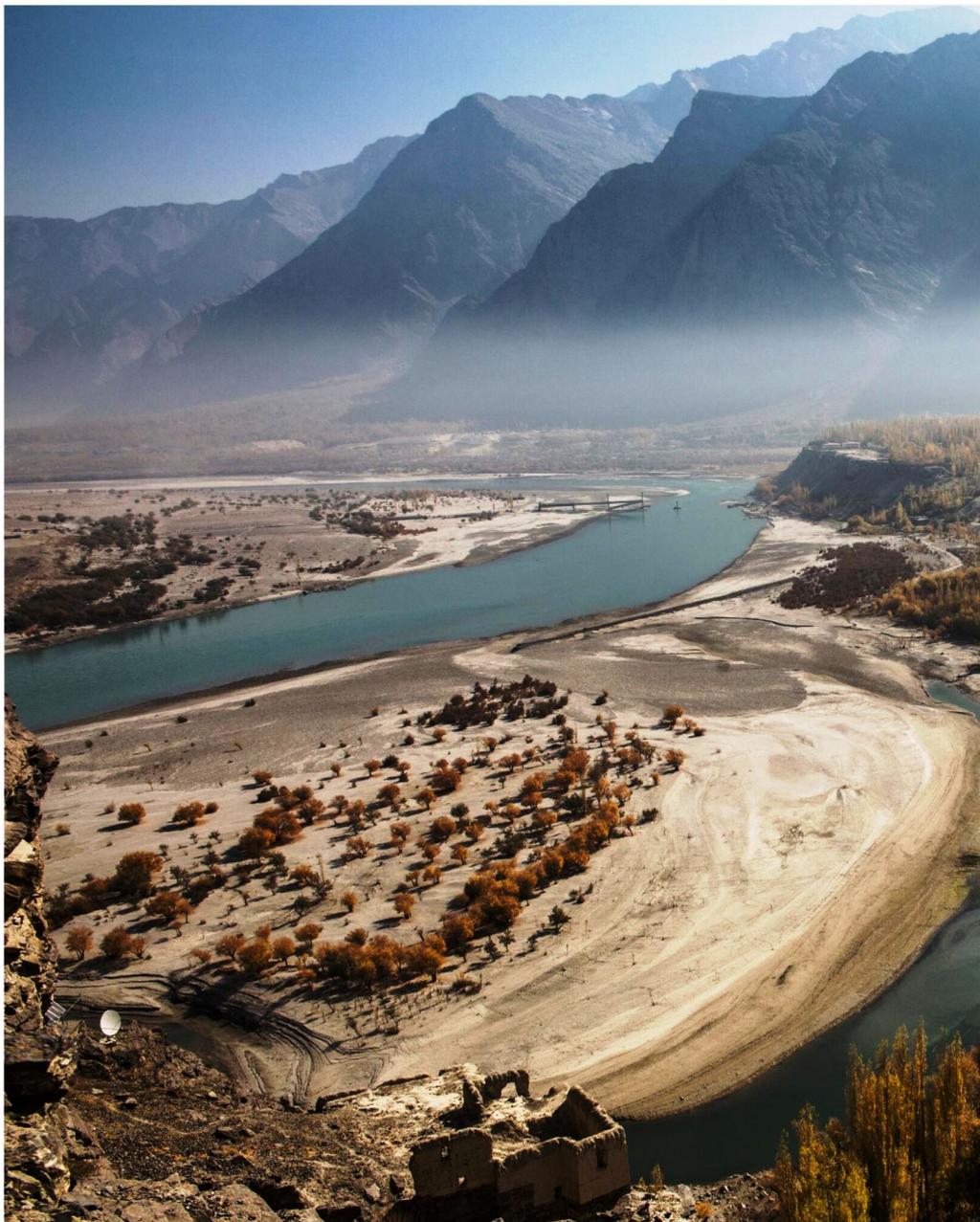


Au bord de l'Indus, la jeune génération est en danger. Ces enfants mohanas (ci-dessus) ou cette fille de pêcheur qui vit à Rohri dans la province du Sind (ci-dessous) sont menacés par la pollution extrême du fleuve et des nappes phréatiques, due aux mauvaises pratiques du pays. Selon l'Unicef, 53 000 enfants meurent chaque année au Pakistan après avoir bu de l'eau non-potable.

Les Mohanas sont les héritiers des premiers peuples de la vallée de l'Indus – à moins qu'ils ne soient, comme le dit la légende – les descendants de Noé. Etablis dans le sud du Pakistan, ces pêcheurs qui vivent entourés d'oiseaux (d'où leur nom de «peuple-oiseau») délaissent peu à peu leurs bateaux maisons du lac Manchar pour se sédentariser sur les rives, dans de modestes cahutes.



La fonte des glaciers nourrit ce long ruban turquoise. Non loin de la ville de Skardu (province du Gilgit-Baltistan), au nord du Pakistan, l'Indus traverse un territoire himalayen où culminent cinq des plus hauts sommets de la planète. L'approvisionnement en eau du pays dépend largement de l'équilibre écologique de cette région.



DU COURS D'EAU : LE TOIT DU MONDE

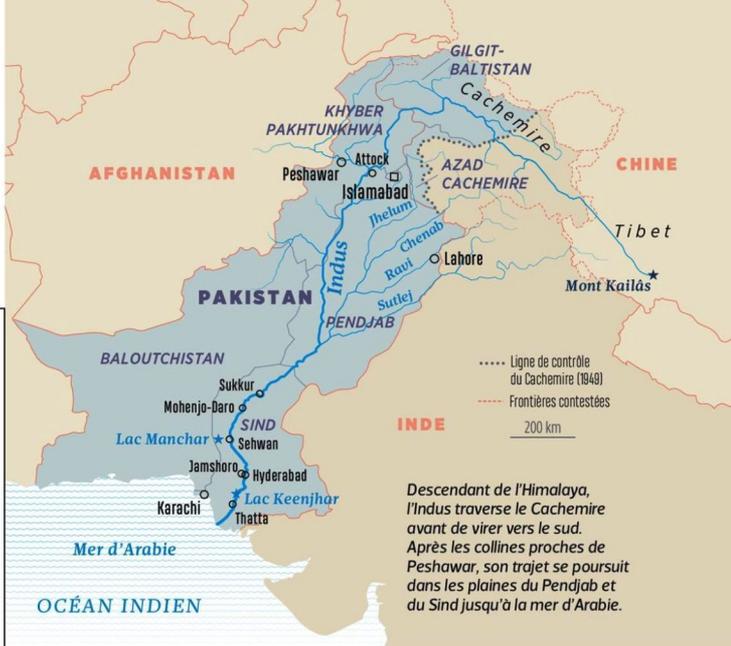


K

hwaja Muhammad Ali se souvient de son aventure comme si c'était hier. En novembre 1978 démarrait «l'expédition Indus», qui le vit, en compagnie de deux cousins, descendre en barque à moteur une grande partie du fleuve éponyme. Un périple d'un mois, achevé en baie de Karachi, sa ville d'origine, sous les crépitements des flashes. «Nous étions devenus des héros, se souvient cet ancien ingénieur aéronautique de 72 ans. Je n'ai jamais connu tant d'émotions.» Durant leur voyage, les trois hommes avaient redécouvert leur propre pays. «Nous naviguions sur la ligne de vie du Pakistan, poursuit Khwaja Muhammad Ali, un grand sourire sous sa moustache fournie. Car le pays tout entier dépend de l'Indus.»

Un fleuve source de joies pour l'aventurier et de grands tracas pour de nombreux Pakistanais. Long de 3 200 kilomètres, ce cours d'eau sacré pour les hindouistes et chanté par les grands poètes de l'islam soufi prend sa source au Tibet avant de traverser l'Inde, à qui il a donné son nom. Il surgit ensuite au Pakistan, le «pays des hommes purs», pour le balafre du nord au sud-est d'un sillon quasiment rectiligne. Il y a 5 000 ans, une civilisation forte de cinq millions d'habitants se déployait dans la vallée de l'Indus. Très avancée, elle fut la première de la région à imaginer un mode de vie urbain. Or aujourd'hui, c'est justement la pression des villes ainsi que le changement climatique, la pollution et une gestion catastrophique de l'eau qui menacent le fleuve. Et celui-ci est devenu un enjeu central dans la guerre de l'eau qui oppose le Pakistan à sa puissante voisine, l'Inde.

Au nord, près de sa source, le fleuve zigzague au milieu de vallées escarpées souvent couvertes de neiges éternelles. Bleu turquoise, l'Indus se nourrit de la fonte des glaciers, accélérée par le réchauffement de la planète. Le «troisième pôle», formé par les massifs de l'Hindu Kuch, de l'Himalaya et du Karakorum, est l'une des régions du monde les plus altérées par l'évolution du climat. C'est pourtant d'elle que dépend la survie des 220 millions de Pakistanais, dont l'approvisionnement en eau provient de la fonte des glaciers. Or un tiers des glaciers des massifs de l'Hindu Kuch et de l'Himalaya devraient avoir disparu d'ici à 2100, selon un rapport de l'Icimod, un organisme de recherche regroupant huit pays du sous-continent, paru en 2019. Le glacier de Pasu, dans la province du Gilgit-Baltistan, souffre particulièrement. «Nos



ancêtres disent qu'il touchait auparavant la rivière en contrebas, raconte Nazim Butt, un guide touristique. Il y a quelques années encore, il était très proche. Maintenant, il est remonté de soixante à quatre-vingt-dix mètres.» Depuis ce géant d'une couleur blanc sale, où affleurent des rochers, la vue sur la majestueuse vallée de Hunza et ses milliers d'arbres fruitiers est saisissante. «Le glacier d'Ultrar, lui, a fondu d'un seul coup lors de l'été 2019», poursuit Nazim Butt. De nombreux lacs glaciaires se sont formés. A la faveur de l'augmentation des températures, beaucoup ont subi une vidange brutale, provoquant non seulement de graves inondations, mais aussi des glissements de terrain et des éboulements qui ont dévasté la vallée. «Maintenant, les habitants ont très peur», conclut le guide. D'après l'ONU, plus de 3 000 lacs de ce type ont vu le jour dans le nord du Pakistan, menaçant les communautés en contrebas.

En 1978, notre aventurier, Khwaja Muhammad Ali, et ses deux comparses, avaient évité le nord de l'Indus, redoutant ses rapides. Ils avaient entamé leur descente du fleuve au Pakistan, dans la province du Khyber-Pakhtunkhwa, aux altitudes plus clémentes, puis étaient descendus progressivement vers le sud, atteignant rapidement les plaines fertiles du Pendjab, le grenier agricole du pays. Le septuagénaire se souvient encore du vert à perte de vue, symbole de cette puissante agriculture qui représente 80 % des exportations pakistanaises. Aujourd'hui, d'immenses rizières, champs de blé, plantations de canne à sucre ou de coton n'existent que grâce à l'Indus. Le Pakistan dispose du plus long réseau d'irrigation du monde, dont la construc-

tion a démarré au milieu du XIX^e siècle, sous le joug colonial britannique. Sans le fleuve, les innombrables vergers de goyaviers, d'orangers et surtout de manguiers, l'or jaune pakistanais, la fierté nationale, seraient à sec. Cependant, mal entretenu, percé ou obstrué, le système de canaux conduit à une dilapidation massive de la ressource, estimée à 70 % par Asghar Hussain, un des rares spécialistes d'hydrologie au Pakistan, et qui travaille sur un projet pilote d'irrigation dans le nord du pays. Un gaspillage aggravé par des techniques agricoles archaïques très coûteuses en eau, de nombreux champs étant inondés plutôt qu'arrosés. Par ailleurs, les cultures se font dans le centre et le sud du pays où les températures peuvent dépasser 45 °C l'été. «Ils font pousser du riz dans le désert !» se désole Asghar Hussain. D'après des statistiques officielles, 90 % de l'eau du pays est consommée par l'agriculture. Laquelle déverse des tonnes de pesticides, d'herbicides et de produits fertilisants dans les nappes phréatiques.

Dans la région du Sind, dans le sud du pays, quelques barges à fond plat couvertes de toits de palmes tressées flottent sur le lac Manchar, l'un des plus grands d'Asie, qui se déverse dans l'Indus. C'est le village sur l'eau des Mohanas, le «peuple-oiseau». Immergés jusqu'au torse, des pêcheurs décrochent les petits poissons pris dans leurs filets. D'autres tentent d'attraper des oiseaux

pour les manger. Dissimulés sous des chapeaux de plumes, ils utilisent des pélicans apprivoisés comme leurres. Depuis des millénaires, les Mohanas, vivent ici en osmose avec la nature. Ces bateliers de l'Indus seraient les ultimes descendants de la civilisation harappéenne qui prospérait le long du fleuve au deuxième millénaire avant notre ère. A 300 kilomètres au nord-nord-est de Karachi, la cité antique de Mohenjo Daro («le mont des Morts»), toute de terre et de brique, abritait des dizaines de milliers d'individus qui déambulaient entre les rues quadrillées de sa ville haute et de sa ville basse. Un trésor aujourd'hui en ruine, que surplombe une forteresse battue par le temps, et inscrit par l'Unesco au patrimoine mondial de l'humanité. «A cette étape de l'odyssée, nous étions tellement fiers, se rappelle Khwaja Muhammad

Ali. Nous marchions sur les pas de nos ancêtres.» Les Harappéens, obsédés par la propreté, disposaient de conduites d'eau et d'un tout-à-l'égout, ce dont ne peuvent se prévaloir bon nombre de villes pakistanaises actuelles. Chassés par des décennies de déversement d'eaux usées, parfois très en amont de leur habitat, qui ont raréfié les poissons dans le fleuve, les Mohanas vivent désormais majoritairement sur la rive, dans un grand dénuement.

Des montagnes de déchets multicolores qui s'amoncellent tout autour. Des bouteilles, des emballages, des ●●●



GOYAVES, MANGUES, BLÉ ET MÊME RIZ : ICI, L'IRRIGATION A FAIT DES MIRACLES

Des centaines de visiteurs viennent chaque jour se recueillir sur cette tombe. Selon un conte repose ici Noori, fille d'un humble pêcheur dont un prince tomba amoureux. A la mort de sa bien-aimée, le souverain lui fit ériger une sépulture au milieu de l'immense lac Keenjhar.



●●● paquets de chips qui flottent à la surface de l'eau. On retrouve ce triste décor partout dans les villages qui bordent l'Indus : celui-ci est désormais le deuxième fleuve le plus pollué par le plastique au monde derrière son homologue chinois, le Yangzi Jiang, indique le centre de recherche environnemental allemand Helmholtz. Dans la fameuse «ligne de vie du Pakistan» coulent des flots vénéneux, empoisonnés par les déchets ménagers, les eaux usées, les pollutions phytosanitaires agricoles et les rejets industriels. Et pour éviter de consommer cette eau imbuvable, les pompes puisent toujours plus profondément dans les nappes phréatiques... où la teneur en arsenic est naturellement plus importante. Au moins cinquante millions de Pakistanais s'empoisonnent ainsi jour après jour, indique une étude suisse. A la clé, d'affolantes statistiques : l'ONU et les autorités pakistanaises estiment qu'entre 30 et 40 % des décès du pays sont liés à la mauvaise qualité de l'eau. Les cas de typhoïde, choléra, dysenterie et hépatite pululent. Quelque 53 000 enfants meurent de diarrhée chaque année après avoir bu de l'eau non-potable, relève l'Unicef. Outre cette hécatombe, l'eau infectée provoque des malnutritions et entame le système immunitaire des bambins qui n'en meurent pas. Plus de 40 % des petits Pakistanais souffriraient d'un important retard de croissance, aux séquences irréversibles.



PASSÉ PRÈS DE L'EXTINCTION, LE DAUPHIN AVEUGLE À LONG NEZ PROSPÈRE À NOUVEAU

A Sukkur, dans la province de Sind, à environ 500 kilomètres au nord-est de Karachi, le barrage construit il y a un siècle est une fierté nationale. Cet ouvrage de deux kilomètres de long, dont les multiples arches couleur sable surplombent les eaux, ici brunâtres, de l'Indus, incarne la domestication à outrance du fleuve par l'homme. «Le Pakistan, dont l'économie est basée sur l'eau, administre cette ressource de manière autodestructrice», regrette Simi Kamal, la présidente de la fondation Hisaar, qui promeut la sécurité alimentaire et de l'eau dans le pays. La gestion de l'Indus est «mauvaise au niveau environnemental, économique et social», acquiesce Hasan Abbas, un autre hydrologue pakistanais, qui regrette l'approche «des ingénieurs» privilégiant, selon lui, les rendements agricoles par rapport à toute autre considération humaine ou écologique. Parmi les victimes, les dauphins aveugles (*bhulan*, en ourdou) de l'Indus, qui se sont retrouvés piégés sur quelques centaines de kilomètres entre deux barrages, celui de Sukkur et celui de Kotri, plus au sud. Proches de l'extinction dans les années 1970, avec à peine une centaine d'individus recensés, ces cétacés, gris ou marron et pourvus d'un long museau, vont un peu mieux, un programme de conservation ayant fait remonter leur population à 2 000 animaux. Ici, ces mammifères sont révévés car entourés d'une légende, ●●●

Cet endroit aurait des pouvoirs magiques. A Sukkur, près du pont de Rohri, s'étend un archipel de tombes de grès ornées de calligraphies et de motifs géométriques. Y reposeraient sept sœurs belles et pieuses, qui vivaient sur les berges de l'Indus à l'abri du regard des hommes.





Ce garçon remonte les filets de son père à la fin d'une journée de pêche à Jamshoro, dans la province du Sind. Perches, silures et hilsas, une espèce qui remonte le fleuve pour frayer, très appréciée pour sa chair, font partie des prises les plus fréquentes sur l'Indus.



**SACRÉE, CETTE
«LIGNE DE VIE»
ATTIRE DES PÈLERINS
HINDOUS
ET MUSULMANS**





Ce couple de dévots pakistanais venus dans le Sind depuis la province voisine du Baloutchistan se recueillent à Sehwan dans le sanctuaire de Lal Shahbaz Qalandar, fameux poète soufi du XIII^e siècle. Jusqu'au XIX^e siècle, les croyants imaginaient que le débit de l'Indus variait selon les humeurs du grand homme.



A Thatta (Sind), dernière grande ville que traverse l'Indus avant d'aller se jeter dans la mer d'Arabie, deux jeunes hommes prient dans la mosquée Shah Jahan. Le sanctuaire porte le nom de l'empereur moghol du XVII^e siècle (également bâtisseur du Taj Mahal) qui le fit construire pour remercier les habitants de leur hospitalité.

Des hommes profitent de la douceur du soir, à Jamshoro, sur la rive droite de l'Indus. Cette ville de la province du Sind est réputée pour son romantisme et la beauté de ses couchers de soleil sur le fleuve, qui ont inspiré de grands poètes.



●●● celle d'une femme qui, pour n'avoir pas honoré le dieu du fleuve d'offrandes suffisantes, se serait retrouvée transformée en cétacé...

L'Indus déborde de mysticisme. A Sukkur toujours, des tombes de grès font face au pont de Rohri, grand ouvrage métallique construit par les colons britanniques pour enjamber le fleuve. Chaque jour, des Pakistanaises viennent recevoir la protection des «sept sœurs» inhumées dans ce lieu magique. Aussi pieuses que ravissantes, celles-ci, selon la croyance populaire, auraient disparu dans les eaux pour échapper aux prétentions d'un prince. Quelques centaines de mètres en contrebas, une petite île abrite le temple de Sadhu Belo, dont les murs de marbre, ornés d'arabesques et de motifs végétaux, abritèrent longtemps le siège des Udisas, une secte à la fois sikhe et hindoue. Les pèlerins y affluent de tout le Pakistan et même, parfois, de l'Inde voisine. On les retrouve aussi un peu plus à l'ouest, à Shewān, agglutinés dans le mausolée du poète soufi du XIII^e siècle Lal Shahbaz Qalandar. Chaque printemps, des dizaines de milliers de personnes participent aux cérémonies commémorant la mort de cette figure vénérée. Le grondement des percussions, agrémenté des volutes de haschich, rend hommage au saint homme, dont les adeptes pensaient jusqu'au XIX^e siècle qu'il avait le pouvoir de modifier le cours de l'Indus.



LE RISQUE : FINIR À L'HÔPITAL POUR AVOIR BU L'EAU TOXIQUE DU ROBINET

Aujourd'hui, les vers inspirés du poète risquent de ne pas suffire. Et le Pakistan aurait bien besoin d'une aide extérieure pour protéger son eau qui, en plus d'être polluée, se raréfie. Des projections officielles prévoient que le pays se retrouvera en «pénurie absolue» en 2025, avec moins de 500 mètres cubes disponibles par individu, soit trois fois moins qu'en Somalie actuellement, selon les Nations unies. Largement responsable de ce phénomène : la forte croissance démographique du Pakistan, qui a vu sa population quintupler ces soixante dernières années.

Le pays doit en outre faire face aux menaces récurrentes de l'Inde, située en amont du fleuve, qui a le pouvoir... de lui couper l'eau. Les deux pays, qui se sont déjà affrontés à quatre reprises depuis leur partition en 1947, connaissent à nouveau une phase de grandes tensions, New Delhi accusant Islamabad de soutenir des attaques terroristes sur son sol. Et se servant de l'Indus comme moyen de pression. «Pendant soixante-dix ans, les eaux appartenant à l'Inde sont allées au Pakistan ; Modi arrêtera cela et vous l'apportera dans vos foyers», lançait encore il y a un an le Premier ministre indien Narendra Modi, lors d'un meeting. Son gouvernement a laissé entendre qu'il pourrait remettre en cause le traité signé par les deux pays en 1960 [voir encadré], par lequel Inde et Pakistan se partagent le fleuve et ses principaux affluents.

Face aux provocations indiennes, Islamabad promet des représailles. Mais, observe Majed Akhter, professeur de géopolitique au King's College de Londres, la menace n'est pas crédible. «On ne contrôle pas un aussi gros fleuve facilement, estime-t-il. L'Inde comme le Pakistan se servent de ce sujet pour détourner leur population d'autres questions importantes.» Les inégalités criantes par exemple. D'ailleurs, si les travailleurs précaires des villes et les pauvres fermiers pakistanais «n'ont pas accès à l'eau, ce n'est pas à cause de l'Inde, mais à cause des habitants fortunés qui utilisent l'eau comme ils le souhaitent, sans redistribution équitable», affirme-t-il. Dans les quartiers riches d'Islamabad, de longues rigoles devant les maisons signalent que les berlines sont briquées chaque jour. Ici, on ne boit que de l'eau en bouteille. Ceux qui ne peuvent se payer Nestlé, son principal producteur au Pakistan, finissent à l'hôpital pour avoir avalé le bouillon de culture sorti du robinet.

La course de l'Indus pourrait s'achever en apothéose : avant d'arriver à la mer d'Arabie, le géant déploie son delta, grand comme la Suisse, de marécages et de forêts de mangrove, veiné de ruisseaux et de confluents, aux rives refuges de nombreux oiseaux migrateurs. Mais à Karachi, anarchique mégapole côtière de vingt millions d'habitants, le tableau est consternant. Dans le petit port urbain d'Ibrahim Hyderi, l'eau est noire et l'odeur de vase croupie prend au nez. Depuis des décennies, faute de traitement des eaux usées de la ville, celles-ci partent directement dans la mer, tout comme, chaque jour, des tonnes d'ordures. L'eau propre à la consommation est rare. Des mafias détournent certaines canalisations et revendent à prix d'or la précieuse ressource. Leurs camions-citernes sont visibles jusque dans les zones les plus privilégiées. Dans le quartier populaire de Korangi, Asia Bibi [homonyme de la chrétienne pakistanaise condamnée pour blasphème, puis acquittée en 2018] assure n'avoir «jamais eu d'eau gratuite» en quatre-vingts années de vie à Karachi, tout en remplissant des jerricans depuis un réservoir approvisionné par ces mafias.

Khwaja Muhammad Ali a décidé d'agir. Quarante-deux ans après son expédition sur l'Indus, l'homme a financé plusieurs puits dans le nord et le sud du Pakistan pour que des villages à l'écart du fleuve aient accès aux nappes phréatiques. Son prochain projet est d'acheter un bateau pour récupérer bouteilles et sacs en plastique flottant près des grandes villes, afin de, espère-t-il, les recycler ou les détruire. Une façon, dit-il, de «rendre quelque chose à l'Indus», fleuve nourricier et martyr. ■

SOLÈNE CHALVON-FIORITI



C'est à Attock, dans le Pendjab, que la rivière Kaboul arrivant d'Afghanistan mêle ses flots à ceux du fleuve venus des hauts plateaux tibétains. A partir d'ici, l'Indus devient navigable.

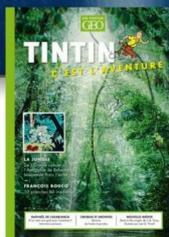
LE PARTAGE DES EAUX

L'Inde et le Pakistan se sont fait la guerre à quatre reprises depuis 1947 et le départ des Anglais du sous-continent. En 1999, lors de la «guerre des glaciers», leurs armées se sont même affrontées à plus de 5 000 m d'altitude et à des températures pouvant descendre jusqu'à - 48 °C. Bien qu'adversaires, les deux pays ont toujours réussi à préserver le traité sur les eaux de l'Indus signé en 1960. Cet accord donne au Pakistan le contrôle total de l'Indus et de deux de ses affluents, le Chenab et le Jhelum (y compris dans leurs parties indiennes). L'Inde, elle, contrôle le Ravi, le Sutlej (affluents de l'Indus) et le Beas (affluent du Sutlej), même lorsqu'ils pénètrent au Pakistan. Un traité aujourd'hui fragilisé par une vague d'attentats au Cachemire indien. «L'eau et le sang ne peuvent pas couler ensemble», a déclaré Narendra Modi, le Premier ministre indien.

Pour aller plus loin (photos, vidéos...) rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

EN LIBRAIRIE

LA GRANDE AVENTURE DE LA JUNGLE AVEC TINTIN



Tintin c'est l'aventure, n° 7, mars-mai 2021, éd. GEO, 15,99 €, en librairie, chez le marchand de journaux et sur abonnement (prismashop.fr).

Effrayante et fascinante, terre de tous les mystères, «enfer vert» de tous les dangers comme de toutes les beautés et domaine naturel d'animaux de légende, la jungle est aujourd'hui menacée, victime de la déforestation et de la disparition de nombreuses espèces... C'est elle qui est au cœur du dernier numéro en date du trimestriel *Tintin*, c'est *l'aventure*. De *Tintin au Congo* aux *Cigares du pharaon*, de *Oreille cassée* au *Trésor de Rackham le Rouge* et au *Temple du Soleil*, le jeune reporter globe-trotteur n'a cessé d'arpenter en tous sens la forêt tropicale. En visionnaire et observateur de son époque, Hergé avait d'ailleurs, dans *Tintin et les Picaros*, dressé le constat d'une Amérique du Sud en proie à ses éternels démons, une «triste jungle», écho aux «tristes tropiques» de Claude Lévi-Strauss. Parmi les nombreux invités de ce numéro, le maître du neuvième art, François Boucq, qui offre dix planches inédites mettant en scène la jungle urbaine, et Raphaël de Casabianca, présentateur de l'émission *Rendez-vous en terre inconnue*, qui dévoile ses destinations les plus folles. Revisiter le monde moderne et ses enjeux en compagnie de Tintin, c'est se rendre compte que le message humaniste d'Hergé est plus que jamais d'actualité. A nous de faire de l'«enfer vert» un paradis retrouvé.

À LA TÉLÉ

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le dimanche

7 mars à 13 h 35 Croatie, les tailleurs de pierre de Brač (43'). *Inédit.*

En Croatie, la tradition ancestrale de la taille du calcaire revient en force et attire aussi les jeunes femmes. Depuis des siècles, la noble pierre blanche de l'île de Brač, inspire sculpteurs et artistes et sert de matériau pour bâtir églises et édifices majestueux comme la Maison-Blanche ou le palais du Reichstag.

14 mars à 12 h Port d'Hambourg, un bateau-église insolite (43'). *Inédit.*

Entre porte-conteneurs et remorqueurs du plus grand port maritime d'Allemagne, une église flottante a jeté l'ancre depuis 1952. Considérée comme un «havre de paix intérieure», la Flussschifferkirche, un ancien navire de transport, propose d'accoster en cas de vague à l'âme.



Alyse Reiss / Mediamonitor

21 mars à 12 h 30 La fenaison en montagne, une tradition suisse (43'). *Inédit.*

Dans le canton suisse d'Uri, les agriculteurs perpétuent une tradition acrobatique : la récolte du foin sauvage sur des versants vertigineux des Alpes. Chaque mois d'août, depuis des siècles, ils fauchent des prairies difficiles d'accès mais riches en

herbe et fleurs gorgées de nutriments qui nourriront leurs bêtes.

28 mars à 13 h La revançe du castor (43'). *Inédit.*

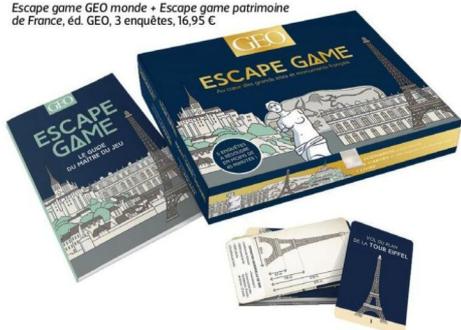
Chassé pour sa chair et sa fourrure, accusé de provoquer des inondations en édifiant des barrages sur des cours d'eau, le castor a bien failli disparaître. En Allemagne, dans les années 1970, il ne restait plus que quelque 200 individus le long de l'Elbe. Aujourd'hui, grâce à des mesures de conservation, ils sont plusieurs milliers !



JOUEZ À VISITER LE MONDE

Les *escape games* sont la nouvelle tendance des jeux de société. Conviviaux et instructifs, ils embarquent les participants en immersion dans des aventures passionnantes. Celui-ci, une nouveauté GEO, invite ainsi à parcourir les grands monuments du monde sans bouger de chez soi. La pyramide de Khéops, le trésor caché dans une crypte du Colisée, le poème d'amour perdu dans le Tadj Mahal... Découvrez trois enquêtes avec leurs scénarios inédits, accompagnées chacune de quarante cartes et d'un livret pour aider le maître du jeu et ses joueurs à franchir les étapes. Vous avez quarante-cinq minutes pour résoudre toutes les énigmes : à vous de jouer !

Escape game GEO monde + Escape game patrimoine de France, éd. GEO, 3 enquêtes, 16,95 €



EN KIOSQUE

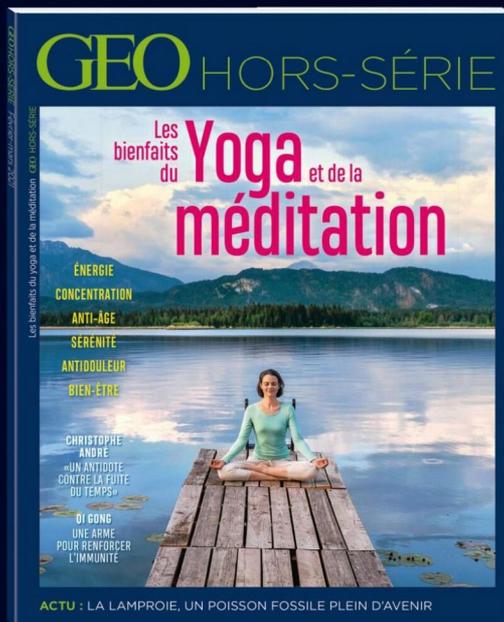
PLACE AUX FILLES DANS GEO ADO !



Un an après le hors-série «C'est quoi être un garçon ?», *GEO Ado* publie «C'est quoi être une fille ?» Et affiche la même ambition : accompagner les adolescents dans cette période clé de leur vie. Ecouter et comprendre la détermination de ces jeunes filles, leurs rêves, leur envie d'autonomie mais aussi leurs réflexions et critiques sur le sexisme des sociétés dans lesquelles elles vivent. Un numéro très complet, divisé en différents chapitres : la puberté, les relations avec la famille, les amis, le collège et, enfin, la place des filles et des femmes en France et dans le monde.

GEO Ado hors-série «C'est quoi être une fille ?», 6 €

Découvrez les origines,
les pratiques et les bienfaits
du yoga et de la méditation



Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

GEO, VOIR LE MONDE AUTREMENT

GEO

Voir le monde autrement

Rêves d'évasion



Découverte des cultures



Un regard unique sur le monde



Près de
29%
de réduction
en vous
abonnant
en ligne

12 NUMÉROS/AN

6 HORS-SÉRIES/AN

AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE S'ABONNER EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :



5%
de réduction
supplémentaire



Version numérique
+
Archives numériques
offertes



Paiement
immédiat et
sécurisé



Votre magazine
plus rapidement
chez vous



Arrêt à tout
moment avec l'offre
sans engagement !

ACTUALITÉS COMMERCIALES



LE TRIPLE AFFICHAGE EST DE RETOUR

Equipé de trois cadrans en un, le régulateur est un objet mythique de l'horlogerie. Aujourd'hui, la manufacture horlogère suisse Alpina l'introduit à nouveau dans sa collection, 15 ans après sa première apparition. Tout en héritant de l'ADN sportif de ses aînés, l'Alpiner Regulator Automatic arbore une belle modernité, déclinée en 4 versions avec un modèle spécifique, édité en série limitée à 883 exemplaires.

A partir de 1 795 € chez les Horlogers - Bijoutiers exclusivement ou sur www.alpinawatches.com



LAGUNITAS® PRÉSENTE HOPPY REFRESHER, UNE EAU RAFRAÎCHISSANTE INSPIRÉE DES IPA

Arrivée tout droit de Californie, Hoppy Refresher est la dernière-née des expérimentations de la brasserie Lagunitas®. À la dégustation, cette eau gazeifiée houblonnée, sans alcool ni sucre, surprend par une explosion aromatique d'agrumes, de fruits exotiques et de notes végétales, issue de l'alliance de trois houblons californiens.

Disponible en exclusivité chez Monoprix au prix indicatif de 1,99 € la bouteille de 35,5 cl.

BIODERMA

Biphase Lipo Alcoolique Bioderma est une innovation dermatologique inspirée par le Groupe Naos. Véritable alternative au gel hydroalcoolique, c'est le 1^{er} soin barrière mains double action qui désinfecte en éliminant virus, bactéries et levures, et qui relipide aussi la peau avec un effet nourrissant immédiat en un seul geste.

Une formule brevetée mondialement, seulement 5 ingrédients, un format pratique 100 ml, disponible en pharmacies au prix indicatif de 7,90 €. Plus d'informations sur www.bioderma.com et www.naos.com



FIND X2 PRO

En mars 2020, Oppo dévoilait son tout dernier bijou de technologie : l'Oppo Find X2 Pro. Ses objectifs ? Proposer une expérience utilisateur et une immersion ultime. Élu Meilleur Smartphone de l'année, le Find X2 Pro surclasse toutes les catégories et notamment la photo où chaque détail est capturé par ses trois caméras ultra-performantes. Nul doute que la nouvelle génération de la série, Find X3, saura repousser les limites de l'innovation, au cœur de l'ADN de la marque. Un savoir-faire ultime.

Prix indicatif : 1 199 €. www.oppo.com/fr/



WHISKY TALISKER SKYE*

Ce single malt scotch whisky issu de la distillerie de l'île de Skye, en Écosse, est façonné par un savoir-faire de plus de 200 ans et marqué par un style marin. Il est reconnaissable entre tous. Talisker Skye exhale ainsi des arômes subtils de tourbe, un goût iodé et des notes fruitées. Ce whisky, maintes fois primé, se déguste sec, avec un trait d'eau ou en cocktails.

Disponible en GMS au prix indicatif de 33 € la bouteille de 70 cl.



MILLET FÊTE SES 100 ANS

À l'occasion de son centième anniversaire, la marque historique française dévoile les nouvelles pièces phares de sa collection Printemps-Été 2021, à

l'ADN alpin, symbole de l'engagement de Millet au service de l'innovation et de la responsabilité environnementale. Le nouveau Trilogie 15+ est un sac à dos ultra-polyvalent, à la croisée des pratiques de l'alpinisme, de l'escalade, du trail running et du ski-alpinisme, pensé pour optimiser la vitesse en terrain d'altitude.

Prix indicatif : 199 € - www.millet.fr



Dès la frontière hongroise, on voyage dans le temps

L'écrivain Serge Joncour, auteur d'une dizaine de romans, a reçu le prix Femina en 2020 pour *Nature humaine* (éd. Flammarion). Il ne prend plus l'avion depuis trente ans, mais n'a pas perdu le goût du voyage, l'Europe constituant pour lui « un territoire d'exploration infini ». Il se rend régulièrement en Hongrie, un pays qui le fascine.

GEO Puisque vous ne prenez plus l'avion, comment vous rendez-vous en Hongrie ?

Serge Joncour En train depuis Paris car, pour moi, le voyage compte autant que le séjour. Je passe la nuit à l'hôtel à Munich, ville dont la gare, remplie de restaurants et donc d'odeurs de cuisine, est un monde en soi. Je repars au matin, dans ce qui était, jusqu'à il y a dix ans environ, un vieux train avec un restaurant extraordinaire. Un TGV autrichien l'a remplacé mais il ne roule pas à grande vitesse sur cette ligne et il faut sept heures pour arriver à destination. Parcourir Paris-Budapest sur les rails permet de comprendre quelque chose de l'Europe. On longe la chaîne blanche des Alpes, la Forêt-Noire, puis le Danube et on en prend plein les yeux. Dès la première gare hongroise, à Hegyeshalom, aux quais déserts et hors d'âge, on est immédiatement dépaycé. On passe de maisons autrichiennes parfaitement alignées et bien tenues à la campagne avec des

carrioles tirées par des mules. En quelques poignées de kilomètres, on fait un bond en arrière de plusieurs décennies. A chaque arrêt du train dans les gares, une voix métallique venue de haut-parleurs très puissants délivre des annonces interminables en hongrois. Cette langue – rugueuse, anguleuse et incompréhensible –, c'est ce qui vous attrape en premier, avant même d'arriver à Budapest.

Parlez-nous la capitale hongroise...

Il y a les bains de Széchenyi et leurs multiples bassins. On en trouve toujours un dont la température est parfaite. J'aime être plongé dans une eau chaude mais pas trop, ça fait un bien fou. J'aime aussi les thermes Gellért avec leur hôtel Art déco vieillot et le restaurant où je commande une *schnitzel*, cette escalope panée d'origine viennoise qui est l'une des spécialités du pays. De manière générale, les Hongrois ont la manie des portions généreuses, ce qui m'enchant ! Il faut ensuite prendre le funiculaire [le plus ancien moyen de transport de la ville, en service depuis 1870] qui mène en haut de la colline de Buda. Cela permet de changer de point de vue sur la ville et de l'embrasser du regard. Là-haut, le château royal et l'église Mátyás plongent le visiteur dans une ambiance de littérature fantasy et de roman gothique, surtout la nuit. Enfin, j'aime aller aux

halles centrales, un marché gigantesque et splendide avec tous ses vendeurs de paprika et d'autres merveilles, notamment l'unicum, une liqueur miraculeuse dont personne ne connaît la recette mais qui guérit tout.

Vous avez souvent poussé au-delà de la capitale, dans une Hongrie rurale, délaissée par les touristes. Racontez-nous...

Oui, je me suis rendu dans l'Est, à Debrecen, la deuxième plus grande ville du pays, et à Miskolc. Ces cités se dépeuplent. A Miskolc, j'ai été invité par la minuscule Alliance française, dont les élèves nourrissent une grande fascination pour notre pays. Pour se rendre là-bas, il faut rouler des heures dans la *puszta*, ces steppes très plates qui se trouvent au pied des Carpates. Des usines allemandes ultramodernes se sont délocalisées là mais les habitants eux-mêmes sont rares. On a le sentiment d'un temps qui s'est arrêté, d'un passé qui insiste. On croise des puits à balancier en bois qui pompent l'eau pour les bêtes, des troupeaux de moutons et de boeufs gris. C'est un territoire onirique. J'ai le souvenir, par exemple, d'un rassemblement de plus d'une centaine de chevreuils qui nous regardaient passer. De chacals aussi et de fortes concentrations de loups, d'ours, de lynx. Les gens de là-bas parlent de sorciers et de chamans... ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

Pour réfléchir et agir avec un temps d'avance

Actuellement en vente

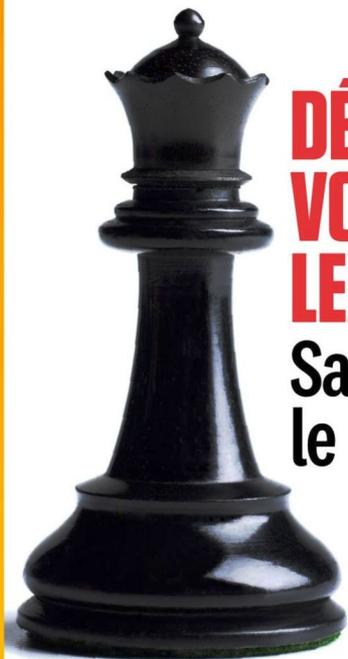
**Harvard
Business
Review**
FRANCE

Une méthode pour mesurer
l'économie numérique p.64

L'énigme des
nouveaux marchés p.98

Apprendre à dire non...
et comment dire oui p.111

**Innovation productive : la
culture de l'expérimentation p.43**



**DÉVELOPPEZ
VOTRE
LEADERSHIP**
Savoir adopter
le bon style PAGE 32

ŠKODA KAMIQ

— YOUNG EDITION

À
19 500€⁽¹⁾



ŠKODA



CLIMATISATION

CAMÉRA DE REcul

KESSY FULL
(système d'ouverture
et de démarrage sans clé)

LE SUV URBAIN SURÉQUIPÉ

LA SÉRIE LIMITÉE YOUNG EDITION VOUS FERA PROFITER DU MEILLEUR DE L'INNOVATION AVEC NOTAMMENT LE SYSTÈME KESSY FULL D'OUVERTURE ET DE DÉMARRAGE SANS CLÉ, LA CAMÉRA DE REcul* ET LA CLIMATISATION... AVEC TOUTES CES NOUVELLES TECHNOLOGIES, LE ŠKODA KAMIQ VOUS PERMETTRA DE VOIR LA VILLE D'UNE FAÇON INÉDITE. VOUS AVEZ ENFIN TROUVÉ UNE VOITURE AU DESIGN DYNAMIQUE ET AUSSI AUDACIEUSE QUE VOUS.

Modèle présenté : KAMIQ Style 1.0 TSI 95ch BVM avec options au prix de 28 910€.

(1) Prix pour un KAMIQ Young Edition 1.0 TSI 95 ch BVM. Offre à particuliers en France métropolitaine dans le réseau ŠKODA participant, dans la limite des stocks disponibles. Prix conseillés au 01/01/2021. Young = jeune.

*Les outils d'aide à la conduite automobile ne dispensent pas le conducteur d'être vigilant.

Gamme KAMIQ : consommation en cycle mixte (l/100 km) min - max : WLTP : 5,4 - 6,3. Rejets de CO₂ (g/km) min - max : WLTP : 100 - 143. Depuis le 1^{er} septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.

Volkswagen Group France - S.A. - Capital : 198 502 510€ - 11, av. De Boursonne - 02600 Villers-Cotterêts - R.C.S. Soissons 832 277 370.